



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 15 AVRIL 1993

AMBIANCE A VINCENNES

De l'avis quasi unanime, la rencontre s'est déroulée harmonieusement. Le nombre ne faisait rien à l'affaire. Ceux qui étaient venus étaient les aristocrates de la fidélité. Je les remercie une fois encore d'avoir bravé l'indifférence et surmonté, pour beaucoup d'entre eux peut-être, les réticences d'un corps fatigué, rebelle, usé par l'âge et la vie. Leur visage reflétait la joie de la rencontre et le bonheur du partage.

Les absents, dont quelques-uns surent, par le passé, garder à ces rencontres la profonde signification qui présida à leur naissance, furent unanimement regrettés : dans notre esprit et notre cœur, aucun ne manquait. C'était comme une impalpable présence...

Je remercie une fois encore le Président de l'Union nationale des amicales de camps, notre ami Marcel Simonneau, d'avoir accepté de présider cette journée.



VINCENNES, 15 AVRIL 1993
De droite à gauche :
VERBA, GAUDRON, TERRAUBELLA, SIMONNEAU,
MOURIER, PONROY.

Au cours du déjeuner, le Secrétaire général et le Trésorier eurent le plaisir d'honorer particulièrement Pierre Ponroy qui, à quelques jours de là, allait célébrer avec son épouse, Suzanne, le sixantième anniversaire de leur mariage. Un cadeau leur fut offert au nom de toute l'Amicale.

L'orchestre, après les hymnes belge — merci à ceux du X A, B, C — et français, ouvrait l'espace de la danse aux alertes et aux passionnés, parmi lesquels se distinguèrent on ne peut mieux, nos amis BERNARD, venus du Canada aux bords de Seine : ils firent merveille sur la piste, souples, artistes et même... contorsionnistes, en dépit — n'est-ce pas, Marcel ? — d'une sciatique miraculeusement enrayée, la veille, grâce aux bons soins d'une épouse attentionnée... Bien sûr, vous reviendrez au pays de France, le vôtre.

En résumé, Vincennes 1993, un bon cru ! Le P. G. vieillit bien... (T.)

RAPPORT MORAL ET D'ACTIVITÉ

Une année s'est ajoutée à notre existence depuis le 2 avril 1992 qui nous rassemblait ici-même. Ce pourrait être une banalité que de le remarquer si, ce faisant, nous n'entendions retentir votre attention sur l'inéluctable vieillissement de notre association et sur son devenir à l'échéance de 1995...

Mais avant d'aborder ce point particulier, jetons un regard sur l'année écoulée. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas plaidé en faveur de l'homme : anarchie et violence l'ont marquée de leur sceau. La volonté et l'intelligence, ces deux facultés de l'âme, ont été sollicitées en vain ; en de nombreux points du globe, le droit de la force l'a emporté sur la force du droit. Mais, précisément, qui définira le droit ? chacun n'est-il pas assuré de son bon droit quand il se sait assuré de sa force ? La Liberté des peuples est devenue exigeante, bousculant les barrières établies de l'ordre international, et les intérêts qui ne sont pas toujours les siens... Désordre et négation signent l'effondrement moral de nos sociétés. Qui ne le voit qui s'abstrait tant soit peu de son cocon, a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ! Le bruit et la fureur de l'histoire nous assaillent un peu plus chaque jour, nous submergent et nous salissent. Le délire ira-t-il jusqu'à son terme, ou la naturelle sagesse dont on nous dit dotés l'emportera-t-elle ? C'est à elle que nous croyons... car « Paix est trésor qu'on ne peut trop louer ».

Issus d'anciens combats et d'anciennes épreuves, nous survivons dans cette amicale qui nous rassemble, fragile flot d'amitié au sein d'un monde égoïste et jouisseur, où la générosité et la solidarité durent le temps d'un scoop médiatique, font deux petits tours et puis s'en vont, oublieuses et lasses... Il y a tant à donner... qu'on ne sait plus où donner ! Il y a tant à compatir que le cœur se dessèche et le regard s'aveugle, ou se dérobe... On en vient à l'aphorisme célèbre : « tout prévoir et ne pas tout craindre ». Sur un mur de Landsberg, Allemagne, il est écrit et daté de 1552 : « Cavea stultorum mundus : le monde est un théâtre de fous » — nous n'y contredirons pas !

Pour les mêmes raisons que l'an passé, les responsables de votre Association sont devant vous pour rendre compte du mandat que vous leur avez confié. Nous pourrions en toute bonne foi reprendre ici les mots de notre dernier rapport, tant rien n'a changé dans la vie et dans les rouages bien huilés de l'Amicale.

Mais l'aspect sèchement administratif, rassurant parce que devenu routinier, ou parce que vu de Sirius, c'est-à-dire de très haut, de trop haut, ne doit pas nous faire oublier les personnes qui en ont la charge. La situation ne s'est pas aggravée en 1992, mais le poids des ans naturellement accru continue de peser, et la maladie n'a épargné personne : Pierre Ponroy aura été le plus durement et longuement touché : hospitalisations successives, souffrances et contrariétés afférentes, personnelles et familiales, n'ont pas cessé tout le long de l'année.

Sa patience dans l'épreuve aura été admirable. Nous lui redisons ici toute notre affection. MOURIER, VERBA et Madame, ROSE Odette ont tous fait preuve du même dévouement qu'à l'accoutumée. Répondant à mon invite pressante, Pierre PINEAU, commissaire aux comptes, et Madame, se sont joints à l'équipe depuis le mois d'octobre. Nous les remercions de leur amicale compréhension.

Le Courrier, reçu directement au siège ou au domicile du secrétaire général a été des plus réduits... Le courriériste en titre et moi-même, nous nous sommes longuement interrogés sur ce phénomène, il faut le dire inhabituel : panne d'encre, d'idées, refus d'aider à la rédaction du journal, indifférence, oubli, ou plus simplement difficultés liées à l'âge, impossible de le dire... Même les « cartes de vacances » ont manqué ! Mais peut-être nos amis ne prennent-ils plus de vacances ? Point n'est besoin pourtant de Chutes de Niagara, des Palais de Venise ou de Saint-Petersbourg, il est des coins de France si beaux, ceux où chacun habite, pour vous rappeler à nous dans la torpeur de l'été ! Le « Tabac » du village recèle des « Vues » que nous recevrons avec beaucoup de plaisir — Pensez-y pour 1993, ne vous renfermez pas...

Le Journal, dans sa nouvelle périodicité, poursuit sagement son rythme de croisière, à raison de six numéros annuels. Quelques-uns d'entre vous nous ont dit leur regret du mensuel. Le Trésorier lui-même ne se consolerait pas, c'est un paradoxe, de n'avoir à régler à l'imprimeur que six factures, pourtant plus élevées, au lieu de onze ! Nous ne reviendrons pas sur les raisons de cette décision, mais nous formerons des vœux pour que Le Lien, le nôtre, continue de paraître sous sa forme actuelle... longtemps encore. Le travail d'écrire est très contraignant, la recherche de la copie de plus en plus aléatoire avec l'écoulement du temps. C'est pourquoi nous remercions tous ceux qui nous envoient des textes à publier, ainsi que les titulaires de rubriques particulières et les rédacteurs de notes ou de récits, souvent liés à l'Allemagne, ce pays oublié dont le nom tinte étrangement à nos oreilles sur la scène du monde contemporain. Enerré librement dans une construction politique européenne, ou rendu à sa propre dynamique et aux étonnantes capacités de sa population, rien ni même son fleuve, aujourd'hui plus que hier encore, ne nous en séparera plus.

(...) Pour reprendre une expression à la mode, ce pays fera toujours partie du paysage français, il est incontournable ! Qu'on ne s'étonne pas donc de le voir apparaître dans les pages du Lien. Rien de ce qui est allemand ne nous reste étranger... Certaines de vos réactions, pas nécessairement répercutées, en témoignent éloquentement ! Nous aurons disparu, que nos petits-enfants à leur tour y seront confrontés...

Mais ce journal est tout à vous d'abord ! Vos joies, vos peines, vos souffrances, vos espérances, pour peu que vous les disiez, y seront consignées. Nous les partagerons dans l'amitié et la camaraderie, vous vous sentirez un peu moins seuls, et nous aurons aussi le sentiment de n'avoir pas

failli dans notre tâche de Rédacteur responsable. Vous informer, vous enseigner, vous distraire, vous unir dans le souvenir du passé, je crois que nous n'y avons pas manqué en 1992.

L'échéance de 1995 se rapproche, celle du devenir spécifique de l'Amicale, lié à l'abandon ou non de nos locaux, 46, rue de Londres : une perspective qui va poser de nombreux problèmes de décision et d'action. Les opinions demeurent divergentes au sein des amicales concernées, de fond et de forme. C'est un événement qui va coïncider exactement avec le cinquantenaire de notre association, et nous eussions souhaité vivre cette date libre de tels tracassés... Il est encore trop tôt pour dire quelle orientation sera prise, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour défendre les droits et les intérêts de l'Association VB - XA, B, C. Quoiqu'il advienne, nous vous tiendrons informés par la voie du journal.

LE MONDE COMBATTANT

Dans le Journal des Combattants du 31 janvier dernier, un des rédacteurs intitulait son papier : « Les tartuffes à l'assaut du monde combattant » et écrivait ceci : « L'année 1992 restera sans doute celle où on se sera le plus moqué des Combattants des Armées et de la Résistance. Sans même parler des m'as-tu-vu de la télé, la liste est significative, quoique non exhaustive des attaques contre les combattants : Affaire Boudard (...) affaire du C.C.F.D. (...) ; entrée à l'U.F.A.C. d'une association de collabos du Viêt Minh ; couronnement par l'Académie Française d'un activiste Viêt Minh en France (déguisé en traducteur) ; octroi de la Carte aux anciens des Brigades Internationales de la guerre... d'Espagne ».

Dans un esprit de solidarité... internationale ancien combattant, pourquoi s'arrêter là ? Il reste ceux de la LVF, de la Milice, des Volontaires isolés dans la Wehrmacht, etc. La notion « Défense de la France » se transformerait-elle a posteriori en « participation à un combat idéologique » rouge ou rose ou noir, selon l'opportunité ? Pour des engagements de cette sorte, il est des titres et des distinctions adéquats ! La Carte du Combattant, elle, doit être réservée strictement à ceux qui ont combattu pour la France, dans des conflits bien déterminés, et selon des critères de reconnaissance définis par la loi française. Nul ne peut sans tomber dans l'excès de pouvoir y ajouter ou retrancher ! Agir autrement « c'est déconsidérer les A. C. auprès de l'opinion publique ». Est-ce cela que l'on cherche ?...

L'an dernier, ici-même, nous remarquons que les relations A. C. - Pouvoir avaient toujours été conflictuelles. Elles le restent année après année,

et nous restons de même scandalisés d'être toujours taxés de « budgétivores » et d'autres aménités, médiatisées, démagogiques et calomnieuses impunément. On devrait pourtant savoir, sauf à être béotien ou rêveur, qu'il y aura des guerres tant qu'il y aura des hommes et des marchands d'armes. Aujourd'hui, la France a des soldats en divers points du globe, plus de 10.000, qui meurent ou se font blesser. Ce ne sont pas des mercenaires mais des soldats réguliers. Demain, toute la législation A.C. leur sera applicable. Alors, que les habitués détracteurs se taisent, et que les brouilleurs sémantiques sachent que :

« Ceux-là qui cherchent à plaire se trompent./

« Et qui pour plaire se font malléables et ductiles./
« Et répondent d'avance aux désirs./ Et trahissent en toute chose afin d'être comme on les souhaite ». Ceci pour dire que l'attribution de la qualité de combattant ne saurait relever du clientélisme électoral ou de l'affinité idéologique...

Comment conclure, sinon en nous reportant par la pensée au mois d'avril 1943... Nous avions effectué les trois cinquièmes de la captivité, mais nous ne le savions pas. Connaître le terme nous aurait peut-être désespérés. Le temps durait dans l'inconnu, et pour beaucoup dans un sentiment de total abandon...

Cinquante ans après, nous sommes toujours

là, une minorité aux confins de la vie. Beaucoup d'autres s'en sont allés sans avoir oublié l'épreuve traversée. Leurs camarades vivants se tiennent groupés avec nous, fidèles, « malgré l'habitude qui dessèche, enlève tout enthousiasme dans le déjà vu, le déjà entendu ». A ceux-là nous disons notre amitié, notre solidarité : « malgré la fatigue des ans, les traits qui s'effacent et les rides du cœur... », quelque chose est resté en eux qui les distingue, que la mort seule effacera... Ce « quelque chose » est ce qui nous rassemble depuis un demi-siècle : l'appartenance à une épreuve commune inoubliée.

J. TERRAUBELLA.
Secrétaire général.

COMPTE RENDU DU TRÉSORIER

Chers Amis,

A nouveau nous voici réunis comme tous les ans pour notre Assemblée Générale. Il est évident que de plus en plus nous avons du mal à réunir un effectif correct. Néanmoins, tant que nous le pourrons, nous ferons tout pour maintenir une présence qui, dans notre esprit, est presque aussi nécessaire que la lecture du Lien. C'est l'occasion de se retrouver, et il faut regretter que certains ne fassent pas l'effort voulu. En ce qui me concerne, l'an dernier, je me suis arrêté à Tours où j'ai retrouvé l'ami BERSET que je n'avais pas vu depuis juin 1941 (1941-1992, 51 ans, un demi-siècle, évidemment nous avons changé, mais nous nous sommes reconnus). TERRAUBELLA vient de m'apprendre que cet ami est actuellement bien malade ; nous lui souhaitons de se bien remettre.

SITUATION FINANCIERE

Au 31 décembre 1991, nous avions un solde créditeur de 411.169 F. Au 31 décembre 1992 476.000 F., soit une augmentation de 64.831 F., ce qui nous permet d'envisager l'avenir sans trop d'appréhension.

Le problème à venir concernant les locaux est à l'étude à l'U.N.A.C. Ensemble, au cours de l'année 1994, nous examinerons les solutions envisageables ainsi que les propositions du nouveau propriétaire, éventuellement. Une occasion de frais...

Je remercie de leur fidélité les veuves de nos camarades disparus, et tous ceux sans exception qui, à leur cotisation, ajoutent des dons parfois substantiels. Notre Action Sociale s'en trouve favorisée, bien que continue d'exister la difficulté de connaître les cas critiques que nous serions à même de traiter, de soulager en toute solidarité P.G.

Pour l'année 1992, nous avons lancé 1.500 Appels en même temps que nos vœux. Nous avons encaissé 1.232 cotisations pour 92.350 F. et reçu 47.592 F. de dons, soit 52 % des cotisations (encore une fois merci). 268 adhérents n'ont pas répondu : ce chiffre comprend nos veuves, des adhérents qui oublient (cela existe partout) et d'autres qui se disent que la somme demandée leur est nécessaire (cela existe aussi) mais ils n'osent pas nous le dire. Egalement des décès que nous ignorons. Ce chiffre de 268 est nettement inférieur à celui des années précédentes et résulte sans aucun doute de la remise en ordre profonde opérée avec Pierre PONROY.

A ce jour pour 1993, nous avons encore 500 impayés, chiffre normal, je fais quand même un appel aux retardataires pour qu'ils se mettent à jour, afin de nous éviter relance et surcroît de travail...

« LE LIEN »

Cette année nous avons fait des économies, il ne nous a coûté que 68.297 F. contre 87.740 en 1991 et

102.000 en 1990. Cette économie est notable. Peut-être peut-on penser que Le Lien bimestriel ne s'imposait pas tout à fait... Pourtant, étant donné la diminution constante de nos effectifs d'une part, et d'autre part la diminution de la charge de travail qui est résultée de cette décision pour notre ami TERRAUBELLA, nous ne la regrettons pas. C'est toujours avec autant de plaisir que nous accueillons notre Lien. Peut-être davantage, puisque plus longtemps attendu...

Le Loyer nous a coûté cette année 18.044F.

Cette année, j'ai été bien aidé dans mon travail par la présence de Odette ROSE, les époux PINEAU et VERBA.

Mes comptes ont été approuvés le 9 mars 1993 par les Commissaires aux Comptes SIMON et PINEAU qui m'en ont donné quitus et en ont fait un rapport remis au Secrétaire général du fait de leur impossibilité de se rendre libres ce jour 15 avril 1993.

Je vous quitte et vous donne rendez-vous à l'année prochaine et surtout dans deux ans à notre Assemblée Générale de 1995 pour fêter le cinquantième anniversaire de notre libération et de notre retour.

Bonne santé à tous.

Le Trésorier,
Marcel MOURIER.

ÉCHOS ET CORRESPONDANCES

● « En lisant en écrivant »

« L'écrit reste une valeur fondatrice absolument nécessaire à la démocratie. Si on supprime l'écrit, il ne reste que le cri, le slogan, la surenchère démagogique ».

Mais, « ... Nous vivons en un siècle si barbare que quand on voit des hommes propres imprimer des textes propres, sur un papier propre, avec une encre propre, tout le monde se récrie : faut-il qu'ils aient du temps à perdre ! Et de l'argent ! »

Péguy, ce poète innombrable, ce polémiste indigné, ce connaisseur érudit de l'histoire et des hommes, savait par expérience ce qu'il disait... De son temps, l'écrit était l'arme suprême du combat démocratique dans la mêlée des opinions. Et l'imprimé alors était lu, disséqué, scruté au point, parfois, de mener « jusqu'au pré » deux adversaires !

Aujourd'hui, l'encre a cédé la place aux « paroles verbales », volant sur les ondes hertziennes ! Sitôt dites sitôt emportées... Comment les rattraper pour en extraire la « substantifique moelle » ? Et combien se contentent de cette « nouille » ! Comportement de désintégration sociale, dont les fruits amers font le bonheur des malins ! Des lanceurs de slogans...

● La Marseillaise (suite et fin)

Le véritable auteur de l'hymne national ne saurait être Rouget de Lisle, comme le voudrait la légende que Lamartine propageait encore en 1847 dans « Les Girondins ». Car la musique et le texte sont puisés à une même source : l'Oratorio « Esther » (d'après Racine), musique de J.-B. Grisons, maître de chapelle à la cathédrale Saint-Omer, composée vers 1786. Le Chant de guerre pour l'armée du Rhin, lui, fut publié en 1792 à Strasbourg et utilisé par les fédérés de Marseille. (Un petit opuscule paru aux « Nouvelles Editions Latines », Paris, en retrace la genèse et les péripéties.)

● Exode 1940

« Au croisement du sentier et de la route de Gien, deux femmes, deux enfants se reposaient. Ils venaient des environs de Paris, poussant une charrette chargée d'une malle et de deux valises. Leurs vêtements étaient nets et bien brossés, les visages bien lavés et frais. Comme j'en témoignai de l'admiration, l'une des femmes, en souriant, me répondit : « Mais c'est tout naturel... on trouve partout de la paille et de l'eau... » (L. Woerth, in « 33 jours »)

● Notre ami Jean WEBER, de Pont-à-Mousson, représentait l'Amicale aux obsèques de Camille TRIBOULOT (ex X.B.). Terrassé par une crise cardiaque à l'âge de 88 ans : « il a beaucoup donné au monde P.G. Trente-cinq années de présidence à la Section locale des A.C.P.G. et fervent amicaliste ». (Chambley / Meurthe-et-Moselle). Nos condoléances attristées à tous les siens.

● A. BIONDI :

« Le propos léger que tu as relevé dans l'article de BARTHOLET (Lien de Janvier-Février) n'était pas bien méchant. Aujourd'hui, ne réclame-t-on pas cela haut et fort comme un « droit à la différence » ? !

● Reçu de Mme M.-Th. GUINCHARD un volumineux manuscrit (photocopié) d'un ouvrage non édité retraçant

des souvenirs de son mari, notre camarade et ami le Docteur Henri GUINCHARD, décédé il y a peu. Après lecture, nous en publierons ici-même des extraits choisis. Avec l'aimable autorisation de Mme Guinchard.

● « Cois bleus » du 30 janvier 1993 a publié le poème ci-dessous que André Franc, ex Maître Principal, via son père, notre ami Jules FRANC, nous demande de faire paraître dans « Le Lien ». Nous le faisons volontiers, persuadé que notre confrère de la Marine n'y verra aucun inconvénient :

DIS-MOI POURQUOI PAPI

Dis-moi pourquoi Papi, je te vois souvent Défiler dans la ville avec tous tes copains. Vous portez des drapeaux dans la pluie, dans le vent, Marchant du même pas, unis main dans la main.

Dis-moi Papi pourquoi, de l'église au cimetière, Au Monument aux Morts, on entend le clairon. Vous déposez des fleurs sur des dalles de pierre, J'aimerais tout savoir. Quelle en est la raison ?

Dis-moi pourquoi Papi, brillent sur vos poitrines Ces médailles colorées que vous portez fièrement ; Pourquoi vos défilés sont silencieux, si dignes, Et ce que signifient tous vos rassemblements.

En réponse, mon petit, notre patrie la France Pour être grande et forte, compte sur ses enfants. Beaucoup d'entre eux sont morts, le cœur plein [d'espérance,

Pour que vous puissiez vivre en paix tout simplement. Regarde les passer, respecte leurs emblèmes, Car tous ils ont donné avec le même élan, Leur jeunesse, leur sang, le meilleur d'eux-mêmes. Sois fier de leur passé, ce sont des Combattants.

Car notre boum à nous, ce n'était pas la Foire, Nous n'avions pour musique que la voix du canon, Et tous ceux qui tombaient n'avaient qu'un seul espoir : Eviter à leurs fils de connaître le front.

Jacques Heintz - Montes (1988).

● Retraite du combattant : F 2429,13 par an, à compter du 1^{er} février 1993.

● Chèques : Attention au libellé ! Vérifiez bien vos chiffres. Vous éviterez les rectifications qui s'ensuivent.

● A André GOT, Nantes : J'ai bien reçu ton récit sur les tribulations de la 7^e section de Nantes lors du Pèlerinage à Lourdes en... 1986 ! Je n'ai pas eu le temps matériel de vérifier, mais je crois me souvenir que Le Lien a publié peu après ce compte rendu un peu loufoque du « chef qui a toujours raison... » sauf quand il a tort ! Tu voudras bien m'excuser de ne pas récidiver... la place étant plus que limitée dans ces colonnes...

● Constant — « Quel beau pays est la France à tous les aventuriers, les escrocs et les fripons ! »

Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon (Mémoires)

● Racines — « Ce n'est pas seulement le père qui éduque l'enfant, mais aussi, surtout peut-être, les pères, ses pères, les mille forces du passé, les conseils obscurs des forêts et des pâtis, mêlés aux voix innombrables des penseurs et des poètes ».

S. Pschari, « L'Appel aux Armes »

● A la trappe...

Dans son récent ouvrage, Passages de l'Est, Danièle Sallenave rapporte : « L'an passé (1990) un politologue... souhaitait déjà que, dans l'Europe de 92, il ne soit plus question de la guerre de 14-18. Mais quelle injure, quelle insulte aux morts ! Je veux pouvoir encore, comme je l'ai fait il y a quelques jours, me rendre à Villeroy sur la tombe de Péguy : on ne peut pas me retirer cela. Surtout pour faire plaisir aux marchands ».

— Nous partageons, Madame, et votre indignation et votre sentiment !

● Dresde 1945

« L'Eclair » des Pyrénées, paraissant à Pau, a publié en un récit « réécrit » par un journaliste professionnel, les souvenirs d'un ancien P.G. du stalag IVA sur le bombardement de Dresde en février 1945. C'est un récit terrifiant ! Le témoin, Joseph Fégar, ne cache pas son sentiment et son écœurément devant la gratuité de l'entreprise : « ... La première vague de 245 bombardiers, des Lancaster de la R.A.F., avait déversé 75 % de bombes incendiaires et 25 % de bombes explosives. Par vagues successives, 1600 avions britanniques et américains lâcheront 4000 tonnes de bombes. 650.000 bombes incendiaires ont allumé un brasier immense sur 13 kilomètres carrés où par endroit la température dépassait 1000 degrés. L'Elbe, couverte de phosphore, flambait (...) »

« Dans cet enfer d'acier et de feu, les damnés étaient des innocents, beaucoup d'enfants et leurs mères... des réfugiés, des prisonniers de guerre aussi (...) Le sol des rues brûlait, les bâtiments explosaient, l'appel d'air emportait les gens comme des fétus pour les précipiter dans les flammes ».

« Il n'y a pas eu que des morts. Le Père Guichemère, un jésuite palois qui avait vécu lui aussi ce drame, explique Joseph Fégar, m'a raconté qu'à 9 km de l'épicentre du bombardement, dans son kommando, plusieurs prisonniers sont devenus fous. M^e d'Hacory, un avocat président d'une association de prisonniers de guerre, m'a affirmé qu'à 60 km, il était possible dans son oflag, de lire le journal à la lueur du gigantesque brasier qu'était devenue la ville de Dresde » (...)

Devant ce dantesque tableau, la bataille de chiffres sur le nombre réel de victimes, 100 ou 200 000, a quelque chose d'indécrottable. Le bilan reste suffisamment... éloquent pour dire l'horreur de tant d'inutilité, et susciter quelque gêne à son évocation...

Voici un autre texte, poème de André DAUDU, communiqué par Pierre LANGLA. Je salue et je remercie ces deux amis béarnais.

LE PETIT OISEAU BLEU

Surgis du plus profond des ténébreux espaces, Des êtres monstrueux, tels de cruels rapaces Aux vastes ailes déployées, En d'innombrables escadrilles S'approchaient de la ville.

D'abord sourd et lointain, Le grondement des Monstres s'amplifiait. Survolant la Cité Qui dormait dans l'obscurité, Pour être bien certains De tout anéantir, de tout exterminer, Ils balisaient le ciel de fusées éclairantes, Illuminant la nuit de leurs rougeoyantes.

Suite page suivante.

LA GAZETTE DE HEIDE

La réunion et le banquet de Vincennes sont déjà loin mais je vais cependant vous en parler, si toutefois mon papier arrive à temps pour la parution, j'ai déjà raté le dernier numéro...

Après un voyage sans histoire, en voiture d'abord, en train, puis en TGV après un changement à Dijon, je suis arrivé « Gare de Lyon » à Paris où, en bon provincial, je me suis perdu dans les couloirs souterrains à la recherche de la station de métro! Je me suis retrouvé chez les taxis où, la lassitude aidant, j'en pris un dont le chauffeur me déclara connaître Vincennes.

Me voilà donc parti avec ce gars qui causait à peine le français (avez-vous remarqué, amis parisiens, que vos taxis dits « parisiens », sont pour la plupart conduits par des chauffeurs qui ne le sont guère? J'ai eu droit à des Vietnamiens, des Nord-Africains, des Portugais, etc... quant à celui-ci, s'exprimant avec un fort accent méditerranéen, il m'avoua ne pas connaître « La Chenille du Roy », ni la route de la Pyramide qui ne figurait pas sur son plan... et il en profita pour me faire « visiter » le Bois de long en large! De guerre lasse, il s'arrêta dans un parking où stationnait un livreur et il lui demanda son chemin. Après consultation de la carte, où ne figurait point la fameuse « Chenille du Roy », ils en déduisirent que cela ne devait pas se trouver loin du Château de Vincennes! Evidemment pendant tout ce temps-là le compteur tournait... Nous arrivâmes en vue de l'imposante bâtisse et je reconnus le chemin que je prenais à pied, Je guidai donc mon taxi vers « La Chesnaie du Roy » où je retrouvai mes amis, à temps pour le briefing.

Je fis la connaissance du couple canadien « les Bernard ». Lui est parisien et a fait la guerre dans l'Armée française, a subi la captivité et a émigré au Canada après la guerre où il a épousé une Canadienne francophone. Ils résident à Vancouver où ils jouissent d'une paisible retraite. Ils reçoivent « Le Lien », ce qui me permet de dire que notre journal est lu au Canada, en Belgique, en Suisse aussi je crois et naturellement en France. Peu de journaux P. G. peuvent en dire autant.

Nos cousins d'outre-Atlantique nous firent une démonstration de danse époustouflante pour des gens « de l'âge d'or ». — c'est ainsi que l'on nomme le troisième âge au Québec —, il est vrai que le froid conserve, il travaillait à l'extérieur par —50° C.

Ils étaient mes voisins de table au banquet. La dame est très agréable et son français ancien mais exempt de tout franglais, était plaisant à entendre. Quant à notre « Canadien » il conserve jalousement son accent parisien.

Les parents de Madame sont originaires de Vendée d'où ils partirent il y a plusieurs siècles... pour fertiliser ces arpentés de neige...

A la même table nous avions le toujours jeune EVRARD et sa charmante épouse, WEBER, REAU, deux autres dames tout aussi charmantes et un camarade dont je n'ai pas su retenir les noms.

De bonnes histoires furent dites ; en voici deux parmi les plus plaisantes :

— D'EVARD. « Un général inspecteur allemand arrive un jour inopinément dans un grand kommando industriel pour s'enquérir du moral et des états d'âme des prisonniers. Il demande au kommando-führer ce qu'il pense de ses Français.

— Ils sont très bien, Herr Général. Quand ils se croisent ils se saluent en faisant le salut hitlérien, en disant « Heil Hitler ».

— Pas possible, vous devez vous tromper, je n'ai encore jamais vu cela ?

— Vous allez voir, Herr Général, en voici justement deux qui vont s'aborder, regardez bien et écoutez.

Cachés derrière une fenêtre les deux Allemands observent.

Arrivés à la hauteur l'un de l'autre, les deux gefangs lèvent le coude en criant d'une voix forte... EIN LITER ! »

— De WEBER. « Pierre, homme politique, vient à Colombey-les-Deux-Eglises pour rendre visite à De Gaulle. Il allait s'incliner sur sa tombe quand une voix forte l'interpella en ces termes :

— Pierre, un grand homme comme toi, se doit de se présenter à moi à cheval. Retire-toi et reviens monté !

Pierre se retire et va en parler à son ami François... Celui-ci, furieux, décide de l'accompagner pour s'expliquer avec le Général.

Arrivés en vue du cimetière la même voix tonne : — Pierre, je t'avais dit de revenir avec un cheval et non avec un bourricot, retourne-t'en ! »

A Vincennes, je rencontrai aussi l'ami Robert VERBA qui me félicita pour ma bonne mine (hum) et en profita pour me soutirer quelques pièces de dix francs pour la Caisse de Secours. En échange il me donna quelques enveloppes de tombola où j'eus la chance de trouver deux bons de six mouchoirs pour homme, pas à carreaux bleus tout de même comme ceux de M. le Curé, mais aussi vastes. J'ai d'autant plus apprécié que je n'en avais plus, je ne me mouchois cependant pas dans mes doigts mais dans du papier de cuisine Sopalin, et puis douze mouchoirs pour cent francs ce n'est pas cher. Maintenant, je pourrai dire, comme le p'tit jeune homme du Parc Monceau : « J'ai tout c'qu'il me faut » (vieille chanson).

Après avoir revu tous mes amis, y compris mon chef de rédaction, je repris le chemin de la gare. N'ayant pas trouvé de taxi, je me lançai à pied, présageant un peu trop de mes forces. Heureusement, des bancs jalonnent le parcours, ce qui me permit de nombreuses haltes. J'eus peur cependant d'être pris pour un clodo et de devoir, comme Gérard Jugnot, têter au litron de l'un d'eux pour me redonner du tonus.

Récemment, j'ai eu des nouvelles de Georges CAMUS, il est comme moi et se plaint de n'avoir plus aucun contact avec les Anciens de Heide. Cela fait deux ans que nous nous sommes vus à Armentières. Serait-ce la fin de notre belle amitié? Je n'ose y croire... Il a publié un livre, sur les cadrons solaires naturellement. Très bien écrit et fort érudite. Vous connaissez son adresse...

Et voilà, j'en ai terminé. Vous ai-je divertit? Si non, allez-vous penser que ce pauvre Aymonin devient gaga? Dans la vie il faut bien rire un peu, surtout de soi et surtout si l'on en a pas envie.

Croyez chers (es) amis (es) à ma profonde amitié.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

KOMMANDO 746 RANTRUM (X A)

Réunion des Anciens du 746

le 22 juillet 1993 à Moulins,

Hôtel Ibis, Moulins Sud.

Prière de s'inscrire auprès du Père Eugène BRETHOME, 7, rue Hoche, 85000 La Roche-sur-Yon, avant le 10 juillet.

Indiquer le nombre de personnes et l'adresse exacte.

Robert HUITON.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Nos retardataires se manifestent petit à petit! Beaucoup d'entre eux ont eu des problèmes de santé et nous comprenons et partageons leurs soucis. Aussi nous les remercions doublement de ne pas oublier leur Amicale qui, elle, souhaite de tout cœur que chacun « tienne encore le coup » le plus longtemps possible... Les années passent tellement vite que nous nous rendons difficilement compte que nous vieillissons à mesure et cela contre notre gré... N'y pensons pas et gardons l'espoir d'être tous présents après l'an 2.000, avec le désir que les peuples soient enfin devenus plus raisonnables « dans la Guerre et dans la Paix »...

Merci à nos amis :

Mme Vve BOITEVEAU Emile, 85800 Saint-Gilles-Croix-de-Vie.

BRIET Lucien, 10340 Les Riceys.

Mme COURTIER Marie, 94300 Vincennes.

DAUREL Yves, 33560 Carbon-Blanc, nous signale qu'il vient d'entrer dans la tribu des octogénaires. Sait-il que beaucoup de centenaires seront heureux de le recevoir dans 20 ans!

Mme DIEGELMANN Marie-Louise, 67201 Eckbolsheim.

DUBOIS Léon, 71710 St-Symphorien-Marmagne.

DUMONTET Jacques, 69870 Lamure-sur-Azergues.

FOURNIS Félix, 95770 St-Clair-sur-Epte.

FRACOU René, 26200 Montélimar.

GAY Francis, 04230 Cruis.

GRILLON Raymond, 33120 Arcachon.

Mme JOSEIX Antonin, 69004 Lyon.

JOLIVET Hubert, 75020 Paris.

LAMAIRE Maurice, 60700 Pontpoint.

LAMOTHE Louis, 46130 Bretenoux.

Mme LAUDETTE Jeanne, 64390 Sauveterre-de-Béarn.

PONROY Pierre, 75020 Paris, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, il sera enfin en meilleure santé. Avec ses fréquents séjours dans les hôpitaux et cliniques, il nous salue le moral, car le bureau de l'Amicale était son second amour après celui de son épouse, et il nous manque beaucoup.

PRADIER Auguste, 63340 St-Germain-Lambron.

RODRIGUEZ Ismaël, 52, rue Charles Foucaud, 34760 Pont-à-Mousson, ancien du stalag I.A, parrainé par notre ami Pierre DURAND, à qui nous souhaitons la bienvenue à notre Amicale et le remercions pour son don.

Mme SECCHI Marguerite, 74150 Vaulx.

TRULIN Georges, 78500 Sartrouville.

VERWAERDE Gérard, 59270 Bailleul.

Nous souhaitons une cure bénéfique à notre ami POIRIER Noël qui nous envoie une jolie carte d'Amélie-Bains.

FEREY Léon, 28110 Luce, enfin chez lui! après un séjour à la clinique et en maison de convalescence.

FERRET Jean, 25000 Besançon.

LAGUERRE Maurice, 54780 Giraumont.

SAILLET Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.

Abbé PORCHERET, 44270 Machecoul.

TERNEAUD Jean, 69004 Lyon.

CARNET NOIR

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous annonçons la disparition d'amis, ainsi :

BAZEILLE René, 27570 Verneuil-sur-Avre, survenue le 28 février dernier, dans la 82^e année.

KOMMANDO 605

HOMMAGE A UN AMI

Le Lien d'avril m'apprend par un message de Cortot le décès de notre cher Pierre HENRY.

Il était pour moi le premier P.G. du kommando rencontré caserne Barathier à Strasbourg où nous étions parqués, dans l'attente de notre descente du Rhin vers Wessel, le 3 août 1940, l'arrivée à Sandbostel, et enfin l'affectation à Neumunster au kommando de la tannerie où, 55 mois durant, nous apprîmes à... tanner des peaux de vaches!..

C'est là que Pierre HENRY, faisant preuve de savoir-faire, de générosité et de ténacité, créa pour notre distraction à tous le « G.T.A. 605 », dont la devise était : « Chantons quand-même! » Groupe au sein duquel de nombreux talents de « comédiens » improvisés s'illustrèrent, jouant de nombreuses pièces de théâtre dans la joie et la bonne humeur... Je ne les nommerai pas par peur d'en oublier.

C'est donc un devoir pour moi, responsable à l'Amicale du Kdo 605, que de rendre hommage, aujourd'hui qu'il nous a quittés, à celui qui en ce temps-là a su prendre soin de notre moral, et une fois revenus à nous garder son amitié.

Sois assuré, ami HENRY, que je t'oublierai pas, non plus tes autres camarades du Kdo 605. Je suis triste d'avoir à te le dire ainsi...

R. LAVIER.

PERMANENCES D'ÉTÉ

46, rue de Londres

Août-Septembre : MARDI APRÈS-MIDI

Juillet : NÉANT

Chez nos Amis belges

C'est avec plaisir que je me suis rendu ce dimanche 25 avril, en compagnie de mon épouse et de Mme ROSE, à l'Assemblée Générale des stalags V Belges à Namur.

Après un voyage sans incident, nous nous sommes retrouvés le samedi soir à la « Taverne Danolse », proche de notre hôtel, en compagnie de M. et Mme Armand ISTA. Parmi les 17 convives du soir, il y avait 14 Français des Amicales V.B. - X A, B, C et des stalags VA - VC.

Etait également présent à l'Assemblée Générale, notre ami VAILLY, d'Épinal.

Après une messe célébrée par le R.P. FORTHOMME, et l'Assemblée Générale qui s'est tenue dans l'ancien Mess des officiers, nous nous sommes rendus dans une salle contiguë pour un repas amical qui en tous points a été parfait.

Au cours de l'allocution du Président Armand ISTA, celui-ci a déploré l'absence des membres de notre Amicale qu'il connaissait et notamment, celle de notre Président LANGEVIN qui était un fidèle de ces rendez-vous.

Pour conclure, nous remercions sincèrement les membres organisateurs de cette manifestation qui nous a permis ce séjour agréable. Puissions-nous nous retrouver encore quelques fois ainsi.

Merci ISTA et à l'année prochaine.

Marcel MOURIER.

REIMBOLD René, 88100 Saint-Dié, survenue le 23 février 1993.

RAMMAERT Joseph, 10160 Berluvières, survenue le 20 février 1993.

GAMBLIN Maurice (dit « Le Bédouin », 44490 Le Croisic, survenue le 6 mars 1993.

RABUT Paul, 26300 Bourg-de-Péage, dont le décès vient de nous être appris par sa fille.

A toutes leurs familles dans la peine, nous adressons nos très sincères condoléances.

U.N.A.C.

IN MEMORIAM

Bernard ADAM n'est plus, il est parti, laissant ses amis P.G. dans le deuil et la peine. D'une discrétion qui confinait à la timidité, il ne s'imposait à personne, encore moins à lui-même. Ceux qui le connurent derrière les barbelés témoignent volontiers de sa force intérieure, de son courage déterminé, de son refus d'accepter le sort qui lui était fait. Auquel il opposait comme un défi sa volonté de ne pas subir. Reprenant très simplement à son compte la formule de l'ennemi qui le gardait : l'ennemi reste l'ennemi... Une tentative audacieuse d'évasion échouera, après une longue marche nord-sud, dans le diabolique anneau de perdition qu'était la boucle de Schaffouse. « Le Lien » a rapporté voici quelques années le récit de cette aventure...

A Emma, son épouse et notre amie, à ses deux grands enfants, j'adresse au nom de l'Amicale nos plus sincères condoléances, les assurant tous trois de notre affectueuse amitié.

(J. T.)

Les obsèques ont eu lieu le mercredi 12 mai 1993 à Paris, XV^e. La cérémonie religieuse en l'église Saint Léon ; l'inhumation au cimetière de Bagneux.

Extrait du journal de Bremervorde du 17 mars 1993, qui nous a été adressé par M. l'Administrateur du Centre culturel de Selsingen, M. Rüdiger.

Après la mort de Paul DUCLOUX

IN MEMORIAM PAUL DUCLOUX

UN FRANÇAIS DIRIGEAIT UNE DELEGATION EN VISITE A SELSINGEN

Le 17 février, Paul DUCLOUX est décédé dans sa ville natale de La Guiche. Ce Français était, tout particulièrement dans le groupe communal de Selsingen, bien connu d'un grand nombre de personnes. Il avait été prisonnier dans le camp de Sandbostel. Plus tard, il avait pris part à une importante manifestation à Selsingen.

Pendant la Deuxième guerre mondiale le jeune soldat français fut prisonnier à Varel et à Sandbostel. Il apprit à connaître l'Allemagne et les Allemands dans une perspective qui laissait peu de place aux rencontres amicales et aux idées de rapprochement des peuples.

Retraité, Paul DUCLOUX retourna en Allemagne, à la recherche des traces du passé. Il voulait retrouver les lieux qu'il avait connus, contraint et forcé, dans sa jeunesse.

DUCLOUX organise des voyages d'anciens prisonniers en Allemagne, où pendant la guerre, il avait rencontré, d'après ses dires, des Allemands qui lui avaient donné un sentiment de sécurité et d'amitié et qui ne voyaient pas seulement en lui l'ennemi vaincu.

En 1982, Paul DUCLOUX prit une part prépondérante à la visite que firent au groupe communal de Selsingen 36 anciens prisonniers de guerre. Il dirigeait alors la délégation et à ce titre il participa à un colloque à la Mairie de Selsingen, au dépôt d'une couronne dans le cimetière de Sandbostel et à une réception par le « Landkreis » (sous-préfet).

Pendant les 37 mois de son internement à Sandbostel, DUCLOUX avait peint des tableaux qu'il exposa à Selsingen, où le Cercle d'Etudes du Centre culturel organisa la visite. A la vue des tombes du cimetière de Sandbostel il fut incapable d'achever son discours. Ce fut son épouse qui lut le texte où il était question de « rencontre historique ».

Dans l'article nécrologique du Cercle d'Etudes, voici ce que l'on peut lire sur P. DUCLOUX décédé il y a un mois : « En 1982, lors de cette rencontre que n'ont pas oubliée de nombreux habitants de Selsingen, il exprimait la conviction, partagée par l'écrasante majorité de ses compatriotes, qu'il fallait cesser les disputes et les querelles ».

Tous ceux qui l'ont connu à Selsingen se souviendront de lui avec gratitude.

CORRESPONDANCE

J'avais un camarade !

J'avais un camarade!... Il est maintenant parti et je me sens triste et malheureux.

Il était mon Ami et « un Ami », suivant Emerson, est quelqu'un avec qui je peux être sincère. Devant lui je peux penser tout haut.

Alors parce qu'il était mon Ami, je savais que la vie ne l'avait pas épargné, que ses soucis et ses chagrins avaient été nombreux et profonds, que la maladie enfin était en lui, tenace, implacable et sans espoir de guérison.

Mais mon Ami était vaillant et sage. « Chaque matin, lorsque j'ouvre mes volets, m'avait-il dit, je me sens heureux de retrouver la lumière, le soleil, la vie... la vie tellement belle malgré ses incohérences ».

Man grand Ami n'est plus. Il nous a quittés le 20 février, chez lui, entouré de ses enfants et petits-enfants, sans trop souffrir, dans une paix intérieure extraordinaire, m'a écrit sa fille Katia. Il est vrai qu'il n'avait pas peur de la mort. « J'ai déjà fait une répétition avec elle et cela à l'air merveilleux », disait-il encore.

Il est parti rejoindre tous ceux qui l'avaient déjà quitté et qu'il regrettait. Il fait maintenant partie de tous nos camarades d'infortune, toujours plus nombreux au fur et à mesure que les années passent et dont nous apprenons la disparition souvent par l'intermédiaire du « Lien ».

Mais il me faut maintenant vous dire son nom : **Joseph RAMMAERT**. Vous le trouvez encore dans « Le Courrier de l'Amicale » de janvier-février, avec ses vieux copains, tous des anciens des kommandos Hohner à Trossingen, j'ai nommé : Goëry Yvon, Pouplier André, Rigall François, Henri Goëury, Jean Lequellec, qui comme moi doivent aujourd'hui être dans la peine.

Adieu cher Ami Jo, ou plutôt au revoir. C'est Ronsard qui a écrit : « Je m'en voy le premier, pour préparer la place ». Alors garde-moi une bonne place auprès de toi, car un jour viendra où moi aussi je franchirai le pas, pour aller vers ce pays inconnu dont personne n'est revenu et qu'on appelle le Paradis. J'espère que tu y es heureux.

Noël POIRIER.

(avril 1993).

U. N. A. C.

NOTE AUX AMICALES ET AUX DELEGUES DEPARTEMENTAUX

Mes Chers Camarades,

Comme je vous l'avez annoncé lors de notre Assemblée Générale du 10 mars dernier, c'est officiellement que nous avons accepté la proposition de nos camarades de la F.N.C.P.G./C.A.T.M. de célébrer ensemble le 50^e anniversaire de notre retour, de la création de nos associations, la fin de la deuxième guerre mondiale.

L'organisation dans le cadre du Comité National d'Entente P.G.

Nous n'ignorons pas toutes les difficultés que nous allons rencontrer d'ici 1995, mais nous ne pouvons laisser passer un tel événement sans le marquer d'une belle pierre blanche. De plus nos camarades souhaitent pouvoir essayer de se rencontrer encore une fois et participer à la dernière grande manifestation P.G. sur le plan national.

Une première réunion a eu lieu, rue Copernic, le mercredi 7 avril, sur invitation de Jacques GOIJAT, Secrétaire général de la F.N.C.P.G./C.A.T.M. pour la mise sur pied d'un organisme organisateur et les premières idées de chacun.

Il a été décidé :

— 1^o) la création d'un **Comité national du 50^e Anniversaire du retour des prisonniers de guerre** composé de 3 représentants de chacune de nos associations composant le Comité national d'entente P.G. soit : la F.N.C.P.G./C.A.T.M., l'U.N.A.C., l'U.N.E.G. et l'A.C.-C.A.P. dont le Président en sera notre camarade Roger FERET, Vice-Président de la F.N.C.P.G./C.A.T.M. et le Secrétaire général, Daniel COUGY, Secrétaire général adjoint de la F.N.C.P.G./C.A.T.M.

— 2^o) cette manifestation aura lieu à Paris (lieu à définir suivant les possibilités).

— 3^o) les dates retenues, en principe le samedi 2 septembre 1995 et le dimanche 3 septembre (une journée sera proposée le lundi 4 aux camarades et amies qui seront encore à Paris).

Les premières démarches vont être entreprises dès maintenant.

Bien entendu nous vous tiendrons au courant du suivi au fur et à mesure des résultats et des décisions. D'ores et déjà tenez compte de ces dates pour vos manifestations.

Il est indispensable d'intéresser nos camarades durant ces 2 années, les encourager à participer à cette Grande Manifestation Nationale sans penser aux inconvénients d'ici 1995... santé surtout, ne soyons pas trop « pessimistes ».

Je compte sur vous, Chers Camarades, et sera toujours à votre disposition.

Bien amicalement.

Marcel SIMONNEAU,
Président.

Passe-Temps

La Lorraine, vous connaissez, souvenez-vous l'hiver lorrain en 1939 — 29-30° — et l'été sur les routes lorraines, vous vous en souvenez, en juin 1940, la température estivale + 29° - + 30° — le solstice de juin !

Aujourd'hui 22 février 1993, il neige, la température à moins 2°. Une chance, le « Lien » de janvier-février est arrivé ce matin. Voilà de quoi se réjouir à l'idée de passer une agréable journée à lire les récits des camarades et s'échauffer le cerveau sur les mots croisés de R. VERBA.

La rubrique courrier de l'Amicale est abondamment fournie en nouvelles. Ligne par ligne, on retrouve les noms des camarades qui rappellent parfois des traits oubliés. Les nouvelles des uns et des autres, et aussi parfois des épouses, ne sont pas toujours excellentes. Mais il nous faut réagir de notre mieux.

Tout passe dit le philosophe, notre passé est garant de ce que nous pourrions encore supporter. Alors, « Haut les cœurs ».

Il est dangereux quand même de se plonger trop ardemment dans cette lecture qui nous est servie bimestriellement par les camarades de l'Amicale. L'expérience de ce jeu le prouve.

O ! Statistiques.

Voilà-t-il pas que l'envie peut vous prendre, comme ça, par exemple, de dénombrer combien la rubrique « courrier de l'Amicale » comprend de correspondants. Règle et crayon en main, on s'attèle à la tâche. Puis chemin faisant, pourquoi ne pas compter à part, Mesdames les veuves, puis, tiens, combien peut-il y avoir dans le nombre, de médecins, de prêtres, dans les neuf colonnes des pages 4 - 5 et 6.

Les heures passent, on touche enfin au but. Et comme au pas de tir, allons aux résultats.

Les voici :

En provenance des Anciens Prisonniers, 541 lettres ou cartes, dont celles de 16 prêtres et de 7 médecins, sauf erreur ou omission !

En fait, émanant des veuves d'Anciens Prisonniers, 86 épouses qui n'oublient pas et perpétuent le souvenir de leurs époux.

Vous avez mis le doigt dans l'engrenage, il faut aller jusqu'au bout pour connaître l'origine des départements de ces correspondants. Tout compte fait, on relève 89 départements différents — sont absents les départements 16 - 23 - 32 - 43 - 61 et 66. Le département du Nord décroche le pompon avec vingt-six lettres reçues.

N'oublions pas d'ajouter à cette énumération les envois de nos amis extra-muros : Belgique (14), Canada (1), U.S.A. (1), Suisse (1). Une mention particulière aussi pour le sympathique clin d'œil de l'Association Départementale des Anciens P.G. des Vosges.

Enfin, rien ne vous empêche de relever dans ce « courrier » et s'offrir le plaisir de saluer les camarades dont les noms vous sont connus. Et de souhaiter à tous que les grandes vacances durent longtemps encore.

Ainsi, pour ce qui me concerne.

Cordial salut à :

— Jean AYMONIN, avec lequel j'entretiens d'excellentes relations épistolaires.

— Jean-Paul MARTINENGI, de Champigneulle, qui a fait sa première communion avec moi, à l'église Saint-Laurent de Pont-à-Mousson, en avril 1928 (de cela donc, soixante-cinq ans). Nous avons l'occasion de nous rencontrer parfois.

— Georges LIGER de Saint-Doulchard. Une amitié durable depuis notre rencontre au VB et en kommando de 1942 (septembre) à 1945 (avril), ancien du 151^e R.I., régiment alors sous le commandement du Colonel de TASSIGNY. Actuellement en convalescence, a une volonté de fer. Vient d'être l'heureux grand-père d'une petite Anaïs.

— Raymond MOREUX : « Si j'étais le vent, j'irais chaque soir... ». C'était la rangaine de Paul DELMET, que nous chantait chaque soir Raymond dit Mimile. Camarade non oublié.

— Jean WEBER, Horroy les Pont-à-Mousson. Un voisin. Rencontre d'un VB et d'un XA, dont l'amitié symbolise la fraternité née dans les camps.

— Michel CHARPENTIER, Many. Un voisin de la rue, lorsqu'il était receveur municipal à Pont-à-Mousson. Peu de rencontres, mais des regards qui suffisaient.

— Et tous ceux du département 54 que j'aurais pu rencontrer, et que j'invite dans ce but, au rassemblement de l'U.N.A.C. qui aura lieu à Sion, le mardi 14 septembre 1993.

Merci de vous être intéressé à ce papier insolite.

Pierre DURAND.

LES TRIBULATIONS DRAMATIQUES

« D'UN DES SOLDATS SANS GLOIRE »

39-45 par R. MONTENOT

— 1^{re} partie : Récits sous forme de reportage au 131^e R.I. 9^e D.I. Premiers combats en Sarre, premiers tués. 10 mai 40, montée en Belgique Hollande. De l'Escaut à Dunkerque et l'Angleterre.

— 2^e partie : La captivité et la ruse du retour.

— 3^e partie : Combattant de l'ombre pour la résistance.

— 4^e partie : L'intelligente réconciliation, 30 ans de Jumelage Franco-Allemand.

275 pages, une trentaine de gravures, dont l'une de Louis-Joseph Soulas, prix de Rome de gravure, photos en noir et en couleur, deux poèmes et une préface du révérend Père Arandel, une deuxième préface du Commandant Gangloff. Quelques pages élogieuses de la Nouvelle République du Centre, du Lien, de Paris Match et du Journal des Combattants qui reproduit le texte intégral de cet ouvrage.

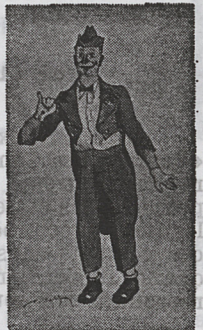
Conçu par l'auteur par procédé laser « Canon ».

Prix : 150 F + 20 F de port. Les commandes peuvent être adressées au Journal ou chez R. Montenot, 41100 Villiers-sur-Loir.

Le bénéfice est versé à nos œuvres.

Le coin du soufre

par Robert VERBA



A Paris, cette foutue grève des transports a causé bien des désagréments. Ainsi, l'autre jour, je me trouvais à attendre pendant plus d'une demi-heure, un autobus qui me ramènerait à proximité de mon domicile. Je n'étais pas le seul à attendre et me trouvais coincé par deux ouvriers qui n'arrêtaient pas de râler. Je ne pouvais faire autrement que d'écouter leur conversation. A un moment l'un dit à l'autre :

— Ah! s'il y avait au moins une belle bagnole qui s'arrêterait devant nous, où un monsieur poli nous ouvrirait la portière et nous dirait : « Montez, je vous raccompagne ».

— Ça va, dit son copain.

— ...Alors on s'installerait et le type nous dirait : « On s'arrête un moment, il y a une place pour ma voiture devant ce bar, je vous offre un apéro... »

— Oh, ça va !

— ...Après ça, il nous dirait : « Allez, vous êtes sympa, je vous emmène au restaurant... »

— T'as bientôt fini de déconner ?

— ...Après ça, il nous conduirait chez lui, où on se taperait un bon digestif.

— Ecoutes, t'es malade ou quoi ? Comment peux-tu inventer de pareilles histoires. Ça n'arrive jamais ces choses-là !

— Tu te trompes mon vieux ! A la dernière grève, c'est arrivé à ma sœur...

COMMUNIQUÉ

ANCIEN OFFICIER AVIATEUR CANADIEN,

Eric BROWN,

RECHERCHE

la famille française qui, le 28 juin 1944, l'a recueilli, gravement blessé à une jambe, après avoir sauté en parachute d'un Halifax Bomber abattu par les Allemands à METZ. Par la suite, cet aviateur fut hospitalisé à REIMS (american mémorial) et enfin en Angleterre.

Ecrire à : M. et Mme Eric BROWN

4935 Collège High Road

VANCOUVER, B.C.

CANADA V6T 1G7

ou au journal, qui transmettra.

LES CERISES DE LA LIBERTÉ (ou les confessions d'un déserteur allemand)

Le 6 juin 1944, sur le front italien, un soldat de la Wehrmacht, ignorant le débarquement anglo-américain sur la côte normande, choisissait de désertir. Huit ans plus tard, l'insoumis anonyme, devenu entre-temps l'écrivain Alfred ANDERSCH, publiait le récit de sa désertion. Il l'intitula (nous verrons pourquoi) : les Cerises de la liberté (1). L'ouvrage fit sensation et scandale. Il se voulait la justification morale et philosophique d'un acte généralement entaché d'opprobre, communément synonyme de lâcheté et de trahison. Par surcroît, l'œuvre paraissait au moment où l'Allemagne de l'Ouest guidée par Konrad ADENAUER, après avoir abjuré l'antimilitarisme de l'immédiat après-guerre, était conduite à reconstituer une armée et à s'intégrer dans le système défensif de l'Occident. Mais Alfred Andersch, homme de caractère et de conviction, ne craignit pas de braver le sens commun et de s'offrir en pâture à sa réprobation.

L'auteur présente sa désertion comme le moment fatal d'une décision libre, prise au terme d'une lente mais nécessaire incubation. Il déclare vouloir assumer individuellement la responsabilité qu'aurait pu prendre le chef de l'armée allemande, Erwin ROMMEL, s'il avait consenti à cette « désertion » collective qu'eût constituée une demande d'armistice. Appuyé sur sa « passion de la solitude » et fier de traduire en acte la liberté qu'il glorifie en paroles, Alfred Andersch décide d'accomplir la suprême démarche et de réaliser, dès le 6 juin 1944, ce qu'il appelle son « tout petit 20 juillet personnel » (2). Mais la relation de « l'aventure » proprement dite, point culminant et final du livre, se devait d'être précédée d'une autobiographie justificative où se mêlent réflexions et faits vécus. Avocat de sa propre cause, Andersch définit ainsi sa plaidoirie : « Mon livre n'a pas d'autre but que de montrer comment, en suivant une route invisible, j'ai choisi, à un moment précis, l'acte qui donna un sens à ma vie et fut désormais l'axe autour duquel tourna la roue de mon existence ».

LE PRELUDE A LA DESERTION

Cette existence est, en fait une succession de ruptures, une tranquille rébellion contre les institutions dont il se distancie tour à tour : la famille, l'école, l'église, le parti (communiste), l'armée, la patrie. Sa désertion est, somme toute, son ultime refus. Il est récalcitrant à tout ce qui contrevient à sa loi intérieure. Il s'écarte de sa famille petite-bourgeoise, déclassée et dégradée par la misère de l'après-guerre, tandis que le père ultranationaliste, brisé par la défaite, meurtri dans sa chair d'ancien combattant, achève en gémissant sa vie d'invalidé. Alfred Andersch quitte très tôt le lycée où il est contraint « d'apprendre », alors qu'il

ne veut que « regarder, sentir et comprendre ». Il abjure la confession protestante dans laquelle il a été élevé. Adolescent, il éprouve le besoin de se réfugier dans le monde de l'art et de la littérature. La tentation de la politique l'en éloigne momentanément. La « Révolution le fascine », le désir d'œuvrer à l'édification d'une société juste et heureuse le pousse à adhérer au parti communiste dont il devient, à 18 ans, un permanent.

Mais rebuté par l'ostracisme des chefs qui contraignent « les adeptes à vivre courbés sous le dogme et leur refusent la faculté du libre arbitre », il renie le communisme. En outre, démoralisé par deux internements dans un camp de concentration hitlérien (dont le libère l'honorabilité patriotique de son père) il renonce définitivement à la politique. Il se refuse désormais à toute édification d'autrui comme il se cuirasse contre toute propagande. Il pousse jusqu'au bout de sa logique son inconditionnel individualisme. « J'espère que je m'abstiendrai toujours de vouloir convaincre les gens. La seule chose que l'on puisse tenter est de leur montrer des possibilités entre lesquelles ils pourront choisir ». De son passé activiste, Alfred Andersch ne retient que le « défaitisme militant » : attitude dont il avait fait, en tant que militant communiste, un principe directeur. Il va l'appliquer à l'acte de désertion, mais il ne veut alors engager que lui-même, agir en solitaire et supporter seul la conséquence de son insubordination.

LES RAISONS DE LA DESERTION

Au cours du récit, la pensée d'Andersch prend forme, et son « beau sentiment d'anarchie », comme il l'appelle, fait place au débat rationnel qu'il développe en lui-même. Il s'attache à réfuter les arguments qui condamneraient sa désertion.

Il a prêté serment à Hitler en 1940. Mais ce serment, affirme Andersch, fut prononcé sous la contrainte ; le refus entraînant la mort, cet engagement est donc entaché de nullité. Andersch a dû se soumettre à la conscription. Mais n'est-elle pas, comme le serment, la forme extrême d'une contrainte ? L'homme libre, fondé à réclamer ses droits fondamentaux, n'est-il pas moralement autorisé à se dégager de la contrainte par cette forme extrême de légitime défense qu'est la désertion ? Sans doute, Andersch sait qu'il n'a pas eu le courage d'être objecteur de conscience et de se soustraire au joug de l'armée oppressive d'un Etat totalitaire. L'eût-il fait, il acceptait un sacrifice inutile et un rôle de martyr. Mais la désertion opportunément choisie, est le moyen de se réhabiliter à ses propres yeux. En outre, elle l'arrache à l'obligation de tuer,

d'avoir à tirer sur le soldat d'en face « qu'il ne peut absolument considérer comme son ennemi ». Andersch va-t-il avouer, en définitive, qu'il a peur et que la désertion n'est qu'une forme de la couardise ?

A un moment de sa réflexion, l'écrivain s'interroge sur ses mobiles et doute de lui-même. Mais il se rassure aussitôt : en désertant, il ne fait « qu'échanger le danger de mourir au combat contre le danger beaucoup plus grand d'être arrêté et exécuté ». Le déserteur montre le même courage que le combattant ; mais selon Andersch, il triomphe plus glorieusement de sa peur.

LA DESERTION

L'écrivain mêle ses réflexions au tissu de la narration factuelle ; il justifie et projette sa désertion, cependant que, sur le terrain, il en cherche l'occasion favorable. Dans la plaine de l'Arno, en Toscane, l'escadron cycliste dont fait partie Andersch, est menacé par les troupes anglo-américaines ; Rome est déjà tombée entre leurs mains. Andersch provoque la creaison d'un pneu de sa bicyclette. Sous le prétexte de réparer, il décroche de son groupe. Il ne va pas le rejoindre. Il est désormais seul, maître de lui-même, artisan de son destin. Il vit cet « unique instant de liberté » que le livre se proposait de décrire et de célébrer. L'écrivain achève son récit en suggérant qu'entre l'assujettissement à l'armée dont il vient de se délier et la captivité à laquelle il va se livrer, il jouit d'un précieux, intense et sensuel moment de liberté physique.

Dans le petit vallon, au-delà du coteau, je trouvais un cerisier sauvage. Je saisis une branche et me mis à cueillir des cerises. Ce petit vallon était comme une chambre ; le roulement des chars n'y pénétrait qu'affaibli. Ils attendront me dis-je. J'ai le temps. Le temps m'appartient aussi longtemps que je mangerai de ces cerises. Je les baptisai... les cerises du déserteur, les cerises sauvages du désert de ma liberté. J'en mangeai quelques poignées. Elles étaient fraîches et âpres ».

Eric GROS.

Mars 1993.

(1) Die Kirschen der Freiheit. Traduction française : « Les cerises de la liberté ». (Actes Sud).

(2) On rappelle que le 20 juillet 1944 une conjuration d'officiers tenta d'éliminer Hitler. La comparaison de Andersch n'est, bien sûr, qu'une approximation.

SERBES, CROATES, BOSNIAQUES...

(Voir « Le Lien », mars-avril, p. 5)

Voici un texte complémentaire, emprunté au « Journal des Combattants » du 27-03-1993, qui nous révèle l'extrême complexité de l'histoire de ces peuples sans cesse bousculés par le destin — et dont les fiertés réciproques se défont et s'affrontent dans des combats sans mesure et sans fin... Les pauses, quand il s'en produit, ne sont que l'occasion de reprendre son souffle. Et les dés de rouler... (T.)

CONNAITRE L'HISTOIRE

Une vingtaine de jeunes Français sont tombés sous les balles bosniaques, croates et serbes. Envoyés dans un pays en folie, ils ne peuvent rien faire. Pis : dès qu'un « couloir humanitaire » est institué, les belligérants l'utilisent pour chasser les habitants ! Des hommes politiques ont l'audace de demander au gouvernement de faire davantage dans cette guerre civile. C'est méconnaître totalement l'histoire de la Yougoslavie. Qu'on garde à l'esprit ces quelques chiffres.

Lors de la dernière guerre, la Yougoslavie a eu deux millions de morts, le dixième de sa population ; la Croatie, pro-allemande, a perdu 25 % de ses habitants. Rien qu'en 1944, 800.000 partisans tuèrent 450.000 ennemis germano-croates ! Les atrocités furent horribles. Certes, celles des Allemands qui, un matin de 41,

fusillèrent 7.000 hommes à commencer par les écoliers âgés de 15 ans. Les Serbes qui tombaient aux mains des Croates étaient envoyés dans des camps où la torture était quotidienne, camps dans lesquels les généraux allemands ne purent jamais pénétrer.

Et que dire de la division S.S. constituée de musulmans bosniaques.

Les Croates tuèrent 500.000 Serbes, 46.000 Juifs et 25.000 Tziganes. Dans la Résistance 25.000 femmes (sur 100.000 femmes partisans) tombèrent au champ d'honneur.

L'histoire de la torture en Yougoslavie est dantesque. Elle commence avec l'empereur Basile II qui renvoie à son ennemi, le tsar Samuel, 15.000 de ses prisonniers auxquels il fait crever les yeux, un sur cent n'étant qu'éborgné pour lui permettre de reconduire ses camarades. A Nis, on voit la tour des crânes, ceux de 952 insurgés que le Pacha fit encastrier dans le ciment d'une tour...

Tout près de nous, Djilas a raconté comment des compatriotes tranchaient les ligaments des talons des prisonniers pour les empêcher de se relever. Et Malaparte qui croyait voir un panier d'huîtres... alors qu'on y avait rassemblé des yeux de prisonniers Serbes. Si on peut douter des « choses vues » par ces deux romanciers, on ne peut nier que le 25 décembre 1942, 3000 partisans royalistes de Mihailovitch furent fusillés par les Allemands, beaucoup d'autres tombant sous les

balles d'autres résistants. A la fin de la guerre 300 localités avaient été rasées, tous les villageois fusillés. Il est vrai que la Yougoslavie s'est débarrassée des Allemands, toute seule. Sa résistance dès le début de la guerre a cloué au sol des dizaines de divisions ennemies et a fait perdre à Hitler un temps précieux. Et, comme en 14-18, sa participation au combat allié a été considérable. Mais, après sa guerre civile de la libération, elle ne peut devenir un pays moderne. Toute seule, elle s'éleva contre Staline. Mais elle ne put tirer aucun bénéfice de sa neutralité. Et surtout, elle ne put réaliser sa cohésion. Et ce n'est pas « en ajoutant la guerre à la guerre » qu'on peut aboutir à rétablir l'ordre. Même Hitler avec des douzaines de divisions n'y est pas arrivé.

D'abord qui aider ? qui combattre ? On sait que l'horreur est dans tous les camps. Nous pensons aux paroles de Keyserling affirmant que « l'esprit des Balkans, comme tel, est l'esprit de la lutte éternelle, l'état de guerre dans cette région devant être considéré comme le seul normal ». C'est épouvantable de dire cela. Mais ce que les Français et les Européens — dont l'erreur fut d'accepter la dislocation de la Yougoslavie en reconnaissant l'indépendance à la Slovaquie et à la Croatie — peuvent encore faire ? Aider les états voisins qui vivent encore en Paix pour les empêcher d'intervenir : l'Albanie prête à voler au secours du Kosovo, la Grèce prête à en découdre si on lui vole le nom de Macédoine, la Hongrie, la Bulgarie qui ont des minorités menacées. Et entourer l'ex-Yougoslavie comme un village de lépreux au siècle dernier. Faire tuer 100.000 Français pour la folie yougoslave : Non !

J.d.C.

HISTOIRE DE RIRE

Le milieu A.P.G. sait qu'une « épidémie » de sanitarier s'est abattue sur la gent prisonnière à partir de juin 1941. On reconnaissait ces nouveaux contaminés aux brassards « Croix-Rouge » tout flambant neufs qu'ils portaient ostensiblement sur le bras gauche... Il est vrai qu'avant juin 1941 on s'enlisait dans une captivité qui menaçait d'être longue. Les espoirs de libération prochaine s'estompaient dangereusement. Les évasions étaient étroitement surveillées et les espoirs de réussite étaient très problématiques. Il n'y avait que du côté sanitaire que subsistait un frêle espoir de réussite.

Alors survint ce que l'on appela le « Syndrome Parmentier ». En effet, l'homme qui généralisa la culture de la pomme de terre en France, ne pouvait imaginer que deux cents ans plus tard cette « bonne vieille patate » allait déclencher une telle épidémie dans les camps P.G. En effet cette « bonne vieille patate » généreuse à souhait, rendait une vie nouvelle, et toute fraîche, aux vieux cachets apposés sur les pièces officielles et fructifiait à l'envie dans les livrets militaires jusqu'ici vierges de tout cachet médical. Alors

ce fut la ruée vers les hôpitaux P.G... et s'ouvrait enfin la voie d'une libération prochaine...

Au Waldho, en un mois, près de 400 infirmiers vinrent grossir l'effectif local. Une véritable « épidémie » ! Le service sanitaire de l'hôpital n'en fut pas amélioré, au contraire et le soir, dans les paules, en tapant la belote ou en jouant au bridge ou au poker, on se racontait, en rigolant, les « exploits » des nouveaux infirmiers.

J'en adresse quelques-uns à notre humoriste du Lien qui jugera à son prochain séminaire avec son inséparable et indéfectible ami BRAVE Trebor si ces exploits méritent une insertion dans notre bulletin bimestriel.

Au pavillon de la Médecine... une petite chambre de malade... quatre lits, tous occupés. C'est la visite hebdomadaire du samedi matin, appelée par le personnel : « la visite du virage » car l'après-midi un fort contingent de P.G. « rétablis » vide les lieux pour le retour au camp du stalag, et pour un départ en kommando.

C'est à l'oberArtz allemand qui dirige la visite accompagné du médecin français du service et d'un infirmier français.

— C'est la chambre des hémorroïdes ? demande le Major allemand.

— Oui, tous, répond l'infirmier, qui n'en sait foutre rien.

— Non ! Pas moi ! rétorque une petite voix enrouée qui sort du dernier lit près de la fenêtre.

— Ah ? Et qu'est-ce que vous avez, vous ?

— Moi, j'ai une angine et je voudrais, docteur, vous demander une faveur ?

— Dites. Si c'est possible on examinera votre cas.

— Eh bien voilà docteur, c'est pour les soins. L'infirmier commence toujours par soigner le premier lit près de la porte et ainsi de suite jusqu'à moi qui suis le dernier près de la fenêtre...

— Et alors ?

— Eh ben... je voudrais que l'infirmier change son coton quand il me donne les soins...

C'est une histoire parmi tant d'autres. Si l'ami Robert juge que ces faits divers comiques ne déflotent pas trop son « Coin du rire », je suis à sa disposition pour lui en conter un autre, aussi véritable.

H. PERRON.

D'aventure en aventures

de André CHANU

En ce temps-là, qui était celui de l'Occupation, notre P.G. évadé jouait au Grand Guignol... Un jour qu'il arrivait au théâtre, des gens rassemblés et de nombreux policiers étaient au coin de la rue. Des miliciens se présentèrent au théâtre pour l'arrêter! Sur intervention du Directeur pourtant, les sbires acceptèrent que le comédien tint son rôle pour la soirée dans « Une nuit dans un bouge ». Après quoi...

III MILICE

Aujourd'hui, j'avais un vrai public, mais il ignorait mon drame.

Je revoyais la jeunesse de visage et l'allure de ma mère. Quand on lui parlait de moi, de son fils, elle disait :

— C'est mon jeune frère!

Quelle tendresse, comme tout le monde la trouvait jolie!

J'eus une peine infinie (à 20 ans) lorsqu'une petite intervention chirurgicale l'emporta vers ailleurs. Tristesse sans bornes. Désespoir immense.

Qu'éprouverait-elle, ma mère admirable, si elle assistait à ce spectacle avec des hommes armés prêts à arrêter son fils! Je revoyais, aussi, le Pasteur qui m'avait recueilli. C'était un homme d'une grande bonté. Ses moyens étaient fort réduits mais il invitait souvent, cependant, à déjeuner.

Maurice Magre a écrit « Un Remord », un poème de très grande qualité, très bouleversant dans lequel il raconte que lorsque ceux que nous avons chéris et qui nous ont devancé, ne sont plus, nous regrettons toujours nos attitudes car nous pensons toujours que nous aurions pu être de meilleure qualité et plus attentifs.

Mes songeries s'arrêtent car le spectacle continuait. C'était maintenant le deuxième acte et je devais me reprendre pour tenir mon rôle. Durant cet acte, j'étais enfermé dans une prison avec un aveugle qui avait assassiné une fillette. Après un moment, il me disait :

— « Alors, tu l'as violée la petite? Mais pour la violer, tu l'as vue! Tu as de la chance, tu as deux yeux, toi. Eh bien, je veux que tu m'en donnes un, puisque je suis aveugle. Tu vas me donner un de tes yeux. Donne-moi un de tes yeux ».

Je protestais :

— « Tu sais bien que ce n'est pas possible!

— Si, je veux que tu me donnes un de tes yeux ».

Et à ce moment-là, nous nous mettions à courir, lui me poursuivant avec un tournevis, et soudain, je tombais, il me prenait entre ses bras, me maintenait entre ses jambes et m'enfonçait son arme dans l'œil et il me disait : « Ah! maintenant, enfin, je vais voir parce que l'aurai pris un de tes yeux ». Il m'arrachait cet œil qui tombait le long de ma joue, il y avait dans le manche de son outil une petite poire qui lui permettait de vider de l'hémoglobine ce qui faisait une joue dégoulinante de sang. A chaque séance, il y avait toujours quelques personnes qui s'évanouissaient.

Pour moi, tandis que les répliques continuaient à sortir machinalement, je songeais à mon drame qui n'était pas, lui, une fiction : des hommes armés attendaient que le rideau tombât pour m'arrêter.

La pièce terminée, je suis remonté à ma loge. Les miliciens m'y attendaient. Ils m'ont dit : — « Tu joues très bien. On te félicite, Dépêche-toi, on t'emmène ».

Je me suis habillé et on m'a conduit jusqu'à l'immeuble qui a servi au Parti Communiste et qui était maintenant le siège de la Milice, au carrefour Châteaudun, près de la gare Saint-Lazare.

On m'a fait descendre dans une pièce, j'y suis resté seul pendant deux heures.

Pendant ce temps d'attente, la ronde des souvenirs se présente, une fois de plus, à ma mémoire et en particulier, ceux qui évoquaient ma captivité. Etait-ce la peine de m'être évadé pour me retrouver là, aux mains de la Milice, ces Français, alliés de nos ennemis qui aidaient les Allemands dans leur sinistre tâche.

L'immeuble du carrefour de Châteaudun a été conçu comme une véritable forteresse. L'installation avait été prévue pour la direction du Parti Communiste. De solides grilles défendaient les fenêtres du rez-de-chaussée et la porte d'entrée permettait une parfaite sécurité intérieure. Vêtus d'uniformes bleu foncé, des hommes armés surveillaient et interdisaient l'accès. A l'intérieur, des allées et venues donnaient l'impression d'une intense activité.

Les locaux d'internement étaient dans la cave, les cabinets réservés aux interrogatoires, étaient situés au premier étage.

On vient me chercher pour me conduire après bien des détours dans une vaste pièce. On m'installe, en présence de la jeune femme qui était la secrétaire de notre mouvement de résistance.

Ce fut un moment effroyable. Je connaissais celui qui dirigeait la Milice. J'avais fait avec lui mon service militaire. J'avais la chance de recevoir des mensualités que m'envoyait la compagnie d'assurance où j'avais travaillé. Très souvent je l'avais invité à déjeuner et je le considérais comme un bon camarade. Dès le début de l'interrogatoire, il me dit qu'il ferait ce qu'il considérait comme son devoir et que, pour lui, l'amitié ne comptait pas en face de ce devoir. Il était fort, un peu gras, blond. Je pense qu'il était entré à la Milice, faute de travail ailleurs. Il avait, sans doute, un grade important puisqu'il semblait diriger le tribunal. Il était en tenue, cette tenue bleu marine qu'avaient les miliciens, avec des insignes.

L'interrogatoire commence. On nous fait déshabiller, cette femme et moi, on nous met l'un en face de l'autre, nus, selon les habitudes de la Milice. J'étais d'autant plus bouleversé que j'avais beaucoup de sympathie et d'affection pour elle. Mais là, nus sous les quolibets des miliciens, je me sentais gêné et humilié comme elle devait l'être elle-même. Ils posaient à cette malheureuse femme les questions les plus intimes : « Est-ce que tu es vierge? »

Nous avons reçu, selon l'usage, quantité de coups et de gifles. On m'avait posé une petite dynamo reliée au sexe et on m'avait dit : « On mettra la dynamo en

marche, si on a l'impression que tu ne dis pas la vérité, tu verras ce que tu éprouveras ». Ce qui fut fait. Je peux dire que la douleur était franchement intolérable et que Colette subit la même violence. Ceux et celles auxquels ce supplice était infligé en revenaient les yeux rouges, les membres gonflés, presque incapables de se diriger. Nombreux étaient ceux que l'on matraquait, que l'on frappait à coups de ceinture.

Durant l'interrogatoire, on me criait : « Tu mens... tu as trahi... tu es leur complice. Tu avais chez toi une grenade, un parachute et un revolver ».

J'acquiesçais en ce qui concerne la grenade. Je précisais seulement que je l'avais rapportée de la guerre, qu'elle avait été pour moi un souvenir, qu'elle était vide et désamorcée.

« Eh bien! si tu es un homme, prends-la et fais-la sauter ». Je la saisis, mais soudain, je doutais de ma mémoire et mes souvenirs se brouillèrent. Avais-je réellement désamorcé cette grenade? Les miliciens s'éloignèrent prudemment. Jouant le tout pour le tout, je dégouillais ma grenade. Elle ne sauta pas. Ils se rapprochèrent de moi.

« Et le parachute? » Je n'avais pas chez moi de parachute anglais et demandais à voir de quoi il s'agissait. On m'apporta un tissu dont la vue me soulagea. C'était un simple rideau du théâtre qui m'avait servi lors d'une représentation du « Mercure Galant ». Ils paraissaient furieux. Quant au revolver, on a pu faire la preuve qu'il ne m'appartenait pas.

Après trois heures environ, on nous fait mettre debout contre un mur sous le portrait de Darnand. Il y a là, à côté de moi, des hommes dont quelques-uns étaient âgés, debout aussi, j'en ai vu plusieurs tomber évanouis. On les rouait de coups jusqu'à ce qu'ils reprennent la position. Souvent, un quart d'heure après, malgré l'énergie qu'ils pouvaient déployer, ils retombaient et tout recommençait. Un peu plus tard, je fus conduit dans une cave qui abritait déjà six prisonniers. Il y avait de la paille et deux couvertures pour tous. Ils étaient tous très sympathiques. L'un d'eux, Maître Taillefer, Avocat à la Cour, gardait beaucoup de sérénité malgré déjà trois semaines de captivité; mais il était obsédé par le souvenir de l'interrogatoire de son fils que l'on avait martyrisé sous ses yeux. Chacun des occupants de cette cave était promis soit à la déportation, soit aux cellules de la Gestapo ou aux camps de concentration. Le moral restait, malgré tout, élevé et chacun s'efforçait de reconforter son voisin. Notre seule distraction était le passage des hommes libres sur le trottoir qui surplombait notre cave. Des voix nous murmuraient : « Courage ».

Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, on nous apportait quarante grammes de pain et deux cuillères de haricots froids pour notre déjeuner. Le second et dernier repas était apporté vers dix heures du soir; le menu restait inchangé. On m'obligeait à prendre des haricots, un par un, en me tenant sur un pied, ils venaient voir comment mangeait l'acteur.

On nous amena un jeune étudiant de 19 ans, Lagrange, qui faisait la seconde année de droit et préparait également Sciences Po. On l'accusait de transmettre du courrier. Ce garçon avait été tellement martyrisé pendant son interrogatoire qu'il ne pouvait pas se

PERMANENCES D'ÉTÉ

46, rue de Londres

Août-Septembre : MARDI APRÈS-MIDI

Juillet : NÉANT

coucher. Il ne savait absolument rien, mais on voulait à toute force le faire parler. Je suis resté avec lui quarante huit heures. A chaque instant, on venait le gifler et l'assommer de coups de poings. Il n'en pouvait plus. J'ai su qu'il avait été relâché au bout de quinze jours.

Un des chefs de la Résistance du Rhône, Camuset, fut aussi jeté dans notre cellule. Pendant 28 jours, il avait été enchaîné face au mur et il était couvert de blessures et je me souviens encore du ton avec lequel il me disait : « C'est quand même bien de souffrir pour son pays! »

L'une des distractions de nos gardiens consistait à nous interroger à toutes les heures du jour et de la nuit. Un coup de poing ponctuait chaque question.

Un soir, vers six heures, il y eut un bruit de pas, puis la clef tourna dans la serrure; quatre ou cinq miliciens entrèrent, visiblement ivres. Le chef demanda : « Est-ce qu'il y a un type courageux parmi vous? ».

Deux ou trois voix pâteuses répondirent : « Moi ». L'un d'eux se détacha du groupe et le chef nous désignant dit : « Voilà le tas. Choisis et montre-nous ce que tu sais faire ».

Le sort tomba sur mon voisin immédiat :

— « Lève les bras et mets-toi sur un pied » ordonna la brute. Il frappa jusqu'à ce que mon camarade tomba la tête contre le mur. Cette sinistre plaisanterie se renouvelait régulièrement.

Un jour, celui qui m'avait interrogé, en me précisant que son devoir était l'essentiel, me dit : « Tu vois, j'ai de l'amitié pour toi. Je vais te donner un morceau de sucre ». Comme à un chien. Je l'ai pourtant mangé. Comme la vie est étrange! Au moment de la libération, sa femme est venue et m'a dit : — « Vous vous souvenez, il vous a donné un morceau de sucre? Faites-le libérer ». J'ai répondu : « Moi, je vais vous faire un seul cadeau qui a, je crois, sa valeur; je ne porterai pas plainte contre lui ».

Mais, j'anticipe. Mon interrogatoire a repris. Je me demandais ce que je devais faire. J'ai eu de furieuses envies, je l'avoue, de citer le nom de mes camarades.

J'avais pris un certain système de défense. Je disais : « Moi, je suis un acteur. Un acteur, qu'est-ce que c'est ?

C'est quelqu'un qui dit le texte des autres, c'est quelqu'un qui n'a pas une personnalité forte, c'est quelqu'un qui change de personnage, jour après jour et parfois plusieurs fois dans la même journée. Voilà, ce que je suis. Comment pouvez-vous me demander quelque chose? »

Et puis, j'ajoutais : « Je ne sais pas si vous êtes des lecteurs de la Bible, si par hasard, un jour, une Bible vous est tombée sous la main et que vous ayez lu les Epîtres de Saint Paul, alors, vous avez découvert ce texte admirable : « La charité ne voit pas le mal, ne soupçonne pas le mal ». Or, moi, vous me dites que j'étais dans la Résistance. Je vous dis que j'en savais rien. Comme la charité qui ne sait pas.

Des gens sont venus me trouver et ils m'ont dit : « Vous avez beaucoup de talent ». Un acteur a toujours une certaine opinion de lui-même. Alors, je leur ai dit : « Mais, comme c'est gentil, merci beaucoup, venez donc chez moi ». Ces gens sont venus chez moi, je n'ai pas eu la curiosité, parce que cela m'était égal, de leur demander leurs noms, leurs adresses et au bout d'un moment ils m'ont dit : « On aurait besoin d'un petit bureau. Est-ce que par hasard vous ne pourriez pas nous laisser la moitié de votre logement? » J'ai dit : « Mais oui, bien sûr! » Je n'ai pas hésité. Cela vous surprend parce que vous ne connaissez pas ce texte : « La Charité ne soupçonne pas le mal ». On m'a demandé si je pouvais accueillir quelqu'un chez moi. J'ai dit : « Oui », sans aucune question.

Vous me dites que je suis dans la Résistance et moi, je vous répète que je n'ai jamais eu l'impression d'entrer dans une organisation clandestine.

— « Tu connais Cartier? (C'était le Capitaine Cartier alias André Certes).

— Je l'ai vu quelques fois.

— Que fait-il?

— Il s'intéresse au spectacle.

— Parles-nous de lui.

— Je le connais très peu.

— Ce n'est pas possible!

— Au théâtre, on rencontre chaque jour un nombre considérable de gens et on ne pense pas à établir une fiche pour chacun. Elle s'avèrerait inutile dans l'immense majorité des cas.

— C'est son nom d'Etat-Civil?

— Je l'ai toujours entendu appeler Monsieur Cartier.

— Tu mens. Sais-tu quelle est son adresse?

— Non.

— Si!

— Non.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V.B)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Pendant une heure environ et d'une façon lancinante les questions revenaient avec des « agaceries » constantes. Projecteurs sur les yeux, gifles, coups de pied brutaux, insultes. Tout cela dans le plus simple appareil.

Faut-il avouer que je me disais intérieurement que cela ne pourrait pas durer longtemps. Je vais encore tenir cinq minutes.

— « Tu parles et puis après tu t'en vas. Tu pourras reprendre tes activités ».

De cinq minutes en cinq minutes, j'ai pu tenir, je ne sais pas comment jusqu'à la fin de la séance.

Nous étions toujours là dans cette cave, lorsqu'un matin vers 10 heures un milicien entra. Je le vis, non sans appréhension, se diriger vers moi. — « On t'a arrêté par erreur, tu es libre. Monte au bureau 51, on va te rendre tes affaires ».

J'hésitai, croyant à quelques raffinements de cruauté. Je croyais encore rêver en mettant le pied sur les pavés dans la rue. J'étais ivre de joie. Je ne pensais ni à ma barbe longue, ni à ma crasse, mais au bonheur d'être libre.

Je n'oublierai jamais mon incarcération.

Retour. Déception. Les miliciens avaient gardé mes clefs et ils en ont profité pour effectuer une véritable razzia sur les objets quotidiens : chaussettes, chausures, mouchoirs, serviettes, tricots, etc. J'avais conservé dans un écrin, un collier d'améthyste qui m'avait été offert par la Princesse de Tonay Charente pour que je garde le souvenir du temps passé à son service. Il avait disparu.

Mon retour ne fut pas triomphal car tous les amis se méfiaient et avaient peur, en me fréquentant, d'être compromis, voire même inquiétés.

Dans le danger, dans l'infortune, les visites se raréfient. Dans les moments de réussite, le téléphone harcèle et lorsque les affaires se raréfient, la sonnerie suit le même rythme. La coté montante ou descendante n'a pas besoin d'autre système de comptage.

Optimiste j'étais. Optimiste je demeure. C'est une grâce dont je suis reconnaissant.

Reprise de ma place au théâtre du Grand Guignol. Tous les collaborateurs du spectacle furent chaleureux.

PRÉCISION

Le livre dont il a été rendu compte dans le dernier numéro, p. 4, a pour titre : « Témoin d'outre-guerre », par Jean DROIT. Editions du Rocher.

LES ANNÉES TRISTES

de Jean AYMONIN

Prix : 70 F — Port : 8 F

(Il reste encore des exemplaires chez notre ami : 3, rue de l'Abreuvoir, 39410 Saint-Aubin).

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE VIII

Quand une guerre s'éternise... Que les semaines succédant aux semaines, on aborde les époques solennelles, chères à tous les foyers. Pour procurer, aux hommes cafardeux, quelques instants d'oubli, il faut bien imaginer des dérivatifs.

C'est ce que s'efforcent de réaliser, dans l'austérité du béton, quelques bonnes volontés.

Ce soir-là, pour le Réveillon, dès neuf heures, tous les hommes des points d'appui environnants qui ne sont pas de service, se pressent dans le réfectoire aménagé par la bande à Antoine... A droite d'une estrade recouverte d'une étoffe rouge, ils ont installé un magnifique sapin de Noël garni d'objets étincelants piqués dans les maisons du voisinage... A la porte, le caporal-chef « Médor » vend des canettes... Le lieutenant Lachère se promène parmi les groupes, très fier de lui... Les soldats, installés sur des bancs, chaises, tables récupérés à droite et à gauche, attendent un spectacle qui les intrigue... Devant le semblant d'estrade, un clairon, un trombone, une contrebasse, un saxo font des gammes... C'est tout ce qu'on a pu trouver en battant le rappel des blockhaus alentour... Une épaisse fumée née du poêle, des cibiches et des bouffardes domine déjà tout cela... L'orchestre attaque son premier morceau sans répétition préalable... Cela tient de la musique de cirque et des bigophones de Genevilliers... Mais comme tout le monde crie, rit et gesticule, ça n'a pas grande importance...

Puis le lieutenant qui veut se faire mousser, monte sur le podium. Ce mec, c'est plus fort que lui, faut qu'il blablate... Il s'étale sur la fête de Noël... Le Seigneur pacifique... Les braves défenseurs du territoire qui, à quelques kilomètres de là, assurent une garde protectrice... Il insiste sur les parents qui comptent sur eux... Sur la patrie reconnaissante... Sur l'humanité admirative... Et tralala itou! Il est temps qu'il s'arrête, tout le monde va chialer... Puis il annonce le premier numéro : — « L'entraîneur (ça c'est une vacherie) public, Antoine Blavier !

Notre héros grimpe sur l'estrade... C'est la première fois qu'il se trouve, seul, face à cent cinquante mecs bruyants... Il invente un laïus qu'il n'a pas eu le temps de mettre au point... Son palpitant appuie sur l'accélérateur...

Heureusement, il est aidé par quelques rouilles de brune biberonnées au préalable, ce qui lui permet d'attaquer sur un optimisme vasouillard : Tout s'arrange dans la vie... Rien prendre au sérieux... La rigolade est partout... Ça ne convainc peut-être pas le public, mais ça sort de la routine... Il raconte des histoires puisées dans les répertoires de Doumel, Tré-ki, Dufleuve. Il interprète une chanson de Milton, une autre de Georgius... Tout cela avec des couacs, des loupés, des trous de mémoire, mais ça ne fait rien, l'essentiel c'est l'ambiance, détendre cette atmosphère pesante, chauffer la salle pour les autres numéros... On lui tend des canettes... Brecht est aussi heureux que si les bravos lui étaient réservés... Le lieutenant insiste pour qu'il lise son poème qu'il avait mis au rancart le trouvant pompier :

Au Levant, c'est la guerre, au Couchant le tumulte.

L'Orient est menaçant, l'Occident est sans culte.

Chaque puissance a peur, et sourit au voisin

Pays qui s'en méfie, et se croit le plus fin. Et tire lire lire...

Ça vaut ce que ça vaut, il n'a pas la fatuité de se prendre pour un génie, encore qu'il y ait des gailards ayant assis leur postérité pour moins que cela... Question de boc et d'opportunité. De copinage aussi...

Après notre cadon, un violoniste joue du René de Buxeuil... Des frontaliers alsaciens entament un chœur comme ils en ont le secret. Un manouche fait valser des brèmes en bon spécialiste de la bone ferte... Bref, tout un chacun sort son petit dada de derrière les fagots...

Dans la salle, on fait circuler des oranges, des sandwiches, des cigares, une bouteille de champ pour cinq, du caoua, du repousse goulot et même des savonnettes, des crayons et des mouchoirs pour pleurer sa belle.

Ensuite, l'adjudant-aumônier installe son petit matériel pour une messe de minuit rudimentaire... Mais ce n'est plus dans les cordes de notre païen... Il faut dire qu'étant donné l'état avancé dans lequel il se trouve, le rédemteur ne paume pas grand-chose. On ne peut pas en dire autant de sa paillasse. Quelle foutue époque!

L'intérieur continue à bien se porter.

Un peu partout, on trouve des griffons qui glandouillent n'ayant rien à maquiller... Il y a même des Polonais de l'armée Sikorski.

Aux portes des cinémas, des centaines de pioupioups poiraudent... Les bistrotiers regorgent d'uniformes, pourtant ils ne donnent pas leurs coquilles, trois francs un vichy-cassis qui valait la moitié six mois plus tôt... Dans le Nord, ce sont les English qui envoient leurs pépettes... Le commerce marche... Même le Prix Goncourt qui est donné à un livre intitulé « Les enfants gâtés ». Il ne doit pas s'agir de nos héros... Debrique, qui était parti en mission à Hagueneau pour tant pas loin, leur raconte que, là-bas, il a vu le Monoprix illuminé avec de la musique, des lamdés enchanteresses... Et de la bouffe : des cervelas dans les charcuteries, des clémentines dans les fruiteries, des crevettes roses dans les poissonneries... Des trucs inimaginables quoi!... Et même des pâtisseries dans lesquelles on rentre avec la délicatesse d'un camion de parpaings dans un temple bouddhiste... Là-dedans, les lumières sont tamisées avec des chiffons rouges... Et ce qu'on y trouve, ce ne sont pas forcément des religieuses... On fait la conversation avec des apparitions évanescentes... Et si, à cause de cela, on loupe le dur de Soufflo, c'est en chantant joyeusement qu'on est porté déserteur.

— « Dis donc, Cabot de mes deux, c'est Byzance, ton truc ? »

— « Non, c'est Hagueneau ».

— « S'il ne fait pas un général, celui-là, c'est à désespérer de tout. »

Au matin, Grazine surgit dans la chambre de repos :

— Eh! les gars, vous ne savez pas ce que je viens de voir ?

— Non, quoi ?

— Y'a Médor qui se balade partout en faisant le signe de croix!

Brecht clame : « S'il est catholique, il la pratique bien mal sa charité chrétienne, cet enfoiré ! »

Il faut dire que le caporal-chef Carla a plutôt tendance à jouer les matons... Même pour une corvée de feuillée, il faut qu'il plastronne... La main sur son étui à revolver, un browning minuscule qu'il a ramené de sa dernière perne en temps de paix...

Déjà, à plusieurs reprises, les hommes ont essayé de lui faucher son arme, mais il couche avec tellement il a le traczir... C'est un médiocre à mentalité mesquine; c'est pourquoi le coup du signe de croix étone l'équipage... Il doit y avoir une raison... C'est Manuge qui la découvre... Après le Réveillon, l'adjudant-aumônier est resté à la casemate pour la nuit... Le lendemain matin, il a pris son petit déjeuner au réfectoire et, avant de commencer, il a fait un signe de croix... Aussi sec, Médor ayant repéré la chose, par servilité de sulbalterne hypocrite, l'imite... Mais comme il n'a pas la mesure, il en met et en remet... Quelle aubaine pour les truands de la bande à Antoine... Ils se donnent le mot... Toutes les fois qu'ils rencontrent le caporal-chef, ils lui font, imperturbables, le signe de croix... L'autre se demande si c'est du lard ou du cochon...

— « Peut-être que ça se fait », se dit-il dans sa petite caboché flemmarde... A tout hasard, les voies de la hiérarchie lui demeurant impénétrables, il répond, lui aussi, par un signe de croix...

Huit jours ça dure, le manège, avant que le sergent Muller, vexé de voir l'encadrement tourné en dérision, l'informe que l'on est en train de le ridiculiser.

C'est que, malheureusement, des chefs, il y en avait des comme ça aussi, durant la guerre de 39.

1940

(Les généraux sans cadavres ne sont jamais illustres. A. B.)

Voici la nouvelle année qui se présente.

On espère qu'elle sera meilleure que la précédente... Ce vœu pieux se renouvelle depuis l'origine des temps... Cela doit en faire des milliards de déçus.

En France, le Réveillon de Saint-Sylvestre n'a pas été particulièrement joyeux... Les gens ne se recourent plus... Ils craignent d'être critiqués par le voisinage... De plus, dans beaucoup de foyers, le pognon se fait rare... Et puis, il y a ce quasi-couvre-feu qui indispose les noctambules... Dans les lieux dits « De plaisir » où des énergumènes qui s'emmerdent dans l'existence s'efforcent de passer le temps en faisant mine de se marrer, on a, encore, la pudeur de ne pas afficher sa position sociale... Les embusqués préfèrent ne pas étaler leurs avantages, par crainte de se voir demander des comptes... Même les permissionnaires sont discrets; ils s'habillent en civils, car ils appréhendent les réactions des familles de ceux du front qui n'ont pas leur chance.

Depuis le 29 décembre, il neige sur Paris comme sur le reste du pays... Les gens rasant frileusement les murs sur lesquels on a placardé des affiches représentant une mappemonde qui veut convaincre de la disproportion des forces en présence. D'un côté, on rapetisse les troupes de l'axe; de l'autre on gonfle celles des alliés et y incorporent la Canada et l'Australie.

Evidemment, vu comme ça, sur le papier, c'est d'une logique irréfutable, surtout souligné de cette phrase péremptoire : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ! » Oui mais, l'ennui, c'est que le front n'est pas de l'autre côté de la terre. Il est chez nous, à deux pas... Et là, ben dame! On est pas trop nombreux par rapport à l'adversaire... On aurait même tendance à faire plutôt minus... Le temps ne travaille pas pour nous autant qu'on se plaît à nous l'affirmer.

C'est Sacha Guitry qui présente, à la radio, les vœux de la Nation aux troupes du front... Ça lui permet d'avoir une remise d'impôts.

Sur la ligne de feu, la neige continue de tomber. Le linceul blanc de la nature recouvre tout... Le gel ajoute sa beauté morbide... Les arbres semblent ciselés de verre translucide, souvent, leurs branches cassent brusquement sous le poids... La terre est dure en profondeur, on ne peut plus se livrer à des travaux de terrassements... Une faible brume s'élève sur le paysage. Elle forme un paravent dissimulant les ouvrages... Ce camouflage est idéal dans la circonstance présente... Les avions de reconnaissance ennemis se font rares... Tout comme les oiseaux subitement disparus... La froidure envahit l'univers... Ah! si le monde, au lieu d'être la tourbe, le cloaque, n'était plus, à tout jamais, que cette étendue immaculée, comme ce serait magnifique... Que de saletés sont dissimulées sous ce drap vierge de toute trace humaine?... On n'y distingue plus, par-ci par-là, que les empreintes des hommes partis en corvée ou au ravitaillement... Sous ce ciel bas, gris, terne, on ressent l'immensité glaciale comme un hymne

à la mort... Oui, c'est cela! La neige évoque l'infini du trépas... L'incommensurable de l'éternité... Elle est triste... Elle vous étreint... Symbole de la suprême pénitence.

Devant son brasero, Antoine, de garde, solitaire au milieu de cette grandeur rébarbative, songe aux paroles du Christ qu'il vient de trouver dans une bible abandonnée : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive... Je veux allumer un feu sur la terre, et je souhaiterais qu'il brûle déjà ».

Avec son inépuisable bon sens anti-conformiste, il soliloque : « Il serait temps qu'il se magne, parce qu'on se les caille ici, tu parles d'étrennes ! »

C'est que l'année nouvelle qui surgit, il ne s'illumine pas trop avec, n'y croyant pas épais à la paix dont le bassinent les radoteurs officiels... Il se dit qu'ils cherchent surtout à se rassurer eux-mêmes... Ce n'est pas parce qu'on a appris au peuple Français à vomir le maître de l'Allemagne, pour que ceux d'en face ne l'admirent pas... Il le sait, lui; il y a deux jours, il a vu un fantassin d'une patrouille allemande, blessé mortellement par une mine, allongé sur le sol frigorifiant qui, dans son agonie, trouvait encore le moyen de crier « Heil!... » Et l'on dit que les hommes ont une lueur de lucidité au dernier instant!

Alors, vous pensez, dans sa position, les miracles il ne se gargarise pas avec... La vérité est qu'il se goure, avec pas mal de ses copains, que le grand coup dur n'est pas arrivé... Des macchabées, on risque d'en avoir un sacré pacson... Peut-être même qu'ils seront dans le tas... Les phrasigoteurs à vide ils s'en claquent... Les fausses joies... Les simili aspirations... Les amours mensongères... Les libertés douteuses, sem-piternellement remises sur le tapis, ils en ont classé... Ils préféreraient de l'action plutôt que cette stagnation débiliteuse... Il faut l'avoir en pâte de guimauve pour aimer... Supporter... Accepter... S'en satisfaire... Attendre, c'est déjà reculer... On leur a dit, en temps de paix, qu'ils n'étaient pas des hommes, mais des lions. Les fauves, maintenant, ils sont surtout ramollis, lymphatiques, des mammifères de baraque foraine, avec domp-teur ventripotent...

Dans la chambre de tir, les hommes continuent inlassablement à faire semblant de s'intéresser à l'étude d'un armement qu'ils connaissent sur le bout du doigt tous ces pointeurs, calculateurs, graphiteurs, transmetteurs, pourvoyeurs...

Ce n'est plus la guerre des mondes, c'est celle des immondes, ils l'auront leur enfer!... Ils le savent d'ailleurs... L'autre jour, les chleus, de l'autre côté du Rhin, ont tiré sur la coupole d'une casemate française; comme ça, pour s'amuser, de plein fouet... Le pauvre type qui montait peinairement sa garde à l'intérieur est devenu dingue... Il s'est jeté de là-haut, en hurlant, les oreilles en sang.

C'est à ça qu'il songe, Antoine, dans sa petite guérite, en contemplant, morose, le fossé Diamant et ses deux mètres de profondeur bétonnée. Plus, pour agrémenter, les goulots lance grenades en cas d'attaque rapprochée... Quelle merdouille! Et pour combien de temps encore ?

Tiens! Voilà un pitaine en bagnole... Il faut lui présenter les armes... C'est pour offrir ses vœux aux cadres des deux ouvrages Corf jumelés qu'il est là... Tout cela s'amène cassé en deux... On mondanise... On tirebouchonne du popotin... On mignardise... La lippe en croupion de cocotte... Sans un biclarès pour la grifetouille alentour... Puis on va s'enfermer dans le réfectoire de la baraque en bois... Pour s'embourber les petits fours et assécher les dernières rôtisseries; tandis que la troupe attend dehors, dans le froid, le moment de jaffer...

Enfin, on les fait rentrer... Les trois ficelles leur présente, à eux aussi, ses souhaits paradisiaques... Les zigues regardent gênés tandis que les sous-offs sont hilares... Ah! Si seulement leur pote était présent!... Qui mais, voilà! On l'a foutu dehors de garde, sans doute exprès.

L'officier sort, suivi de toutes les broquilles d'encadrement local... C'est lui qui, dorénavant, remplace le si compréhensif Capitaine Goudon enfin parti... Pour monter dans sa tuture, il lui faut passer rapidement devant la sentinelle, cette pièce du décor sans importance... Alors, l'œil goguenard, sans même rectifier la position, Antoine lui lance : « Moi aussi, mon Capitaine, je vous la souhaite bonne et heureuse ! » Et, pour dire cela, il rigole d'un air plein de sous-entendus...

L'autre ne se marre pas... Il s'arrête hautain... Le toisé en fronçant les sourcils... Puis lâche, méchant : « Vous aurez quatre jours ! » Claque brutalement sa portière et démarre.

Quel œuf ! — « Bon ! Eh bien ! Puisque c'est comme ça, je vais me faire porter raide ! », se dit, ce jour-là, notre champion... Il le peut, cela fait une semaine qu'il trimballe un rhume pépère, maous... Tout le Négrita de son dernier colis y est passé sans résultat.

Il demande donc l'autorisation d'aller à la visite. Le Lieutenant Lachère est d'accord, mais, bizarrement, il le fait accompagner, jusqu'à l'abri où se trouve le docteur, par le caporal Dulaque.

(Exclusivité « Le Lien » V B - X A, B, C.)

A SUIVRE.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 487

- HORIZONTALEMENT : I. - Midinette. II. - Avaliseur. III. - Té. IV. - Erg. V. - Cocco. VI. - Me. VII. - Gérard. VIII. - Obéli. IX. - E.N.A. X. - Ré. XI. - Ses. XII. - Enamourée. XIII. - Senestres.
- VERTICALEMENT : I. - Matamores. II. - Ibe. III. - Ebène. IV. - Da. V. - An. VI. - Illogisme. VII. - Nièce. VIII. - E.O.S. IX. - Es. X. - Or. XI. - Sut. XII. - Tée. XIII. - A.E. XIV. - R.R. XV. - Turbin. XVI. - ée. XVII. - Ergotages.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 2° trimestre 1993
Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant : J. LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE